REVUE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN-KARDEC

Rédacteur en chef depuis 1870 : P.-G. LEYMARIE

38e ANNÉE — N° 4. — 1er AVRIL 1895.

Les séances-causeries, en Avril, auront lieu les 5 et 19.

PROPOSITIONS GÉNÉRALES CONCERNANT LES PHÉNOMÈNES

Compte rendu du professeur OLIVIER J. LODGE.

Voir la *Revue* de mars 1895.

Je l'ai expliqué, ces phénomènes ayant lieu par la présence d'une personne vivante, l'investigation des lois qui les régissent est en rendue difficile et compliquée, par le fait qu'elles ont leur caractéristique, capricieuse, indépendante de la volonté et de la vitalité.

J'ai comparé ces mouvements à ceux causés par un insecte ou un animal placé dans un appareil ; il serait inutile, dans un tel cas, de noter chaque mouvement et malgré le côté indiscutable de leur objectivité, on pourrait presque reconnaître là des lois suivies.

Ainsi, un rayon de lumière pourrait faire tenir l'animal tranquille, où l'obscurité libérer son activité ; l'attention silencieuse pourrait le paralyser, ou le bruit d'une conversation le faire agir, tandis qu'une surprise ou une invasion violente suffiraient pour arrêter toutes manifestations pendant un temps.

Ce qui arrive dans une chambre de séances, est absolument comme si un animal invisible ou partiellement invisible et ayant une certaine force, planait dans la pièce transportant les objets, cela plus facilement dans le voisinage du médium, mais parfois à des distances considérables, déployant dix fois plus de force que celle dont le médium dispose normalement.

Après la séance avec Eusapia, cette dernière restait quelques moments à moitié éveillée, souvent un petit effort suffisait pour lui faire reprendre

l'état de transe ; même quand elle restait presque éveillée la puissance anormale ne la quittait pas de suite, elle pouvait encore produire de l'écriture ou des marques, et faire mouvoir des objets sans contact. Tout ceci en pleine lumière de la lampe mais avec un désavantage : ces phénomènes arrivaient au moment où on les attendait le moins.

Un soir nous étions occupés à essayer nos forces sur un dynamomètre à main, j'en inscrivais les résultats. L'échelle était arbitraire, mais on peut dire que pour la femme la force variait de 40 à 70, pour les hommes de 70 à 160 environ ; personne ne put arriver à 165.

Eusapia atteignait en moyenne 50 ; après les séances elle était ordinairement très fatiguée pour arriver même à ce chiffre ; une fois ayant pressé le ressort normalement avec sa main droite, elle le repressa à l'aide de sa main gauche et déclarait ceci : *John* étreint ma main qui est sur l'instrument. Elle était debout, près de la lampe où j'écrivais et j'ai vu l'indicateur du dynamomètre monter au chiffre anormal de 138.

Le professeur Richet ayant réarrangé l'appareil, le lui remit mais de façon à ce que ses doigts ne pussent toucher l'indicateur ; elle pressa à nouveau et cette fois nous pûmes enregistrer 210, une troisième fois 155.

Cette pression était bien au-delà de sa force normale ; Eusapia se plaignit de douleurs dans les doigts.

De telles preuves de force anormale ne sont pas inconnues dans l'expérience médicale, assure le professeur Richet.

La main gauche est normalement plus forte que la droite chez Eusapia ; les meilleurs phénomènes sont produits, croit-on, lorsqu'ils procèdent de son côté gauche pendant ses transes. Ceci peut sembler suspect et on fait bien d'en souligner les circonstances.

Si tout ce qui eut lieu n'était pas suffisant pour contrebalancer toutes mes suspicions, j'aurais, certes, exprimé d'une façon énergique les doutes que j'aurais conservés. Ici il y a nécessité d'exagérer, de signaler le dernier vestige d'un résidu de doute.

Le monde des phénomènes est, d'abord, une force régulière en pression constante sur la matière inerte, telle que celle de la table et d'autres objets plastiques, ou bien par des pressions sur les vêtements et le corps des assistants.

Ensuite c'est le contact d'une force subite, perceptible par les bruits produits, les coups frappés sur des objets ou sur les personnes présentes.

En troisième lieu des formes vagues, des apparitions imitant plus ou moins exactement le corps humain, en partie.

Enfin des apparences, non seulement visibles et tangibles produisent sur l'organisme la sensation comme d'une main qui empoigne une partie du

corps, mais qui font aussi mouvoir visiblement et d'une façon permanente, des objets divers.

Quelques-uns des phénomènes, les plus faciles, eurent lieu dans la pièce éclairée ; les autres demandaient une demi-obscurité, quelquefois une obscurité complète.

Malgré nos efforts pour obtenir les phénomènes les meilleurs dans la lumière plus complète, l'agent insistait pour l'obscurité, sous peine de ne rien produire.

Il est très désirable d'accoutumer le médium à s'habituer à plus de lumière ; peut-être, en agissant par degrés, on pourrait y parvenir.

Dans notre dernière séance, nous avions une somme très raisonnable de lumière, et néanmoins une quantité de phénomènes eurent lieu.

Il est probable que dans le commencement des expériences avec Eusapia, on a permis tant d'obscurité qu'à présent on considère cette condition comme une nécessité ; toutefois il ne serait point sage de faire de la lumière une condition *sine qua non*.

En soulignant le fait d'obscurité je vais produire peut-être dans l'esprit du lecteur une impression exagérée ?

Pour transmettre une impression vraie, une certaine netteté et impartialité sont nécessaires de la part de l'écrivain ; elles sont de bonne justice de la part du lecteur qui ne devrait pas me considérer *comme plaidant une cause*, mon seul objectif étant de donner un compte rendu exact et sans préventions de ces expériences étranges, et d'en faire ressortir les côtés faibles.

Si, malgré ces côtés faibles, je pouvais me déclarer convaincu, cela même serait un fait que des lecteurs pourraient apprécier différemment. Il faut ajouter que l'obscurité n'était pas si complète qu'elle ne nous permît de distinguer une personne qui eût traversé la salle des séances ; certes nous l'eussions aperçue, et en somme les conditions n'étaient pas meilleures lorsqu'il y avait une grande obscurité.

Lorsque les conditions étaient bonnes, nous pouvions voir aussi bien le médium que les assistants ; un complice n'eût pu se glisser parmi nous, la chose étant impossible.

EFFET DE LA LUMIÈRE

La lumière étant une ondulation éthérée, il est improbable que la somme d'énergie extrêmement faible, nécessaire pour produire une impression sur la rétine, puisse avoir un effet physique délétère.

En plus, la radiation non lumineuse peut être d'une force égale et même

supérieure à l'autre, sans pour cela exercer une action contraire aux phénomènes.

Toute pièce ou chambre est remplie de vagues d'éther émanant de chaque objet qui s'y trouve; une boule de fer ou une porte chauffées au-dessous de la chaleur rouge, ne seraient pas considérées comme gênantes par l'agent ou le médium.

Peut-être aussi, les rayons ultra-violets seraient-ils également impossibles à constater, et dans ce cas, si l'*illumination* invisible était suffisante, on pourrait peut-être prendre des images photographiques.

Il n'est pourtant pas certain que l'instrument photographique n'eût pas un certain effet sur l'intelligence qui se manifeste, lorsque le médium est en transe, intelligence qui paraît plus vive que lorsqu'elle est à l'état normal, car Eusapia est sensible à la lumière même ayant les yeux scellés sous un bandage.

Il nous semble que l'action d'une lumière visible, n'est pas autant physique que psychologique, et que le véritable obstacle est plutôt dans la faculté de voir chez les assistants plutôt que dans les vibrations de l'éther.

Ce fait, la puissance de voir, peut être un obstacle absolument hostile aux phénomènes, comme aussi indirectement, ils ne peuvent être hostiles que par la *suggestion*.

Dans ce cas, si l'on pouvait suggérer à Eusapia que la lumière est une chose avantageuse plutôt que désavantageuse, les conditions des investigateurs pourraient être améliorées.

Pendant la seconde série des séances, j'avais une lampe électrique ; c'est toujours une chose sérieuse que d'essayer à l'aide de surprises inattendues.

Une fois ou deux j'ai pu constater qu'un partiel mais rapide changement de lumière semblait affecter le médium d'une façon pénible, à moins qu'à l'avance il ne fût prévenu.

Il n'est pas nécessaire de souligner le côté soupçonneux de ce fait.

Après avoir été prévenu, le médium peut supporter un vif et subit éclairage, comme s'il avait été hypnotisé par l'agent, afin de ne rien apercevoir.

Il serait téméraire d'en agir ainsi par surprise, à moins d'avoir l'assentiment du médium. Il vaudrait mieux, en allant, habituer le médium à supporter peu à peu une lumière constante et suffisante.

En parlant ainsi des conditions d'expériences à améliorer, je ne voudrais pas être compris comme cherchant à jeter un doute sur la réalité des mouvements perçus et constatés.

Je les ai vus ces mouvements, en lumière suffisante pour n'en point dou-

ter; j'en ai ressenti l'impression et maintes fois entendu le bruit de déplacement d'objets; mais je voudrais voir davantage, certaines choses qui donnent l'impression (probablement absurde) qu'elles ont pour cause des sortes de protubérance du corps du médium.

Je voudrais établir si ces formes existent toujours, ou bien si elles sont momentanées; si réellement elles émanent du corps du médium et à quelle partie du corps se rattachent-elles? Si, lorsque leurs extrémités éloignées du médium sont visibles, elles sont néanmoins toujours reliées à son corps?

Il était rare que les mouvements ayant lieu loin du médium continuassent quelque temps.

C'était, presque toujours, un mouvement qui durait un instant et j'aurais voulu passer un cercle autour du médium pour voir si je pouvais intercepter quelque chose que ce fût; je n'ai encore pu en faire l'expérience.

L'habitude de se tenir par les mains en formant un cercle est un obstacle sérieux à ces genres d'expériences. S'il était plus facile d'observer ce genre de faits, leur réalité aurait été acceptée il y a longtemps, cela est probable.

Les mains apparues étaient assez visibles et objectives pour être vues par plusieurs personnes à la fois, ou bien vues par une seule personne, tandis que d'autres sentaient leur pression et leur toucher; elles disparaissaient subitement ne laissant pas de trace et leur relation avec la matière ordinaire ne semblait pas toujours rationnelle; ainsi, par exemple, leur vue était tantôt interceptée par une draperie, d'autres fois ces mains semblaient la pénétrer; pour ces mains il n'y avait pas d'obstacles.

Il faut, en somme, dans ce sujet, que chaque observateur recommence à nouveau sans se charger des connaissances acquises par ses devanciers, de crainte des préjugés acquis.

Cette nécessité pour ces observations ne sera pas toujours exigible, et dès que ce sujet d'étude aura pris sa place comme branche de science orthodoxe, on pourra s'en passer.

SUR LE TRANSPORT DES OBJETS.

Des objets inconnus du médium, qu'il n'avait pas maniés, ne semblaient pas se prêter aux mouvements aussi bien que ceux avec lesquels il était familier.

J'ai pris des objets appartenant à Eusapia, à son insu; presque toujours ces objets étaient changés de place pourvu qu'ils n'eussent pas été placés en dehors de la salle des séances.

Donc, pour les expériences ces objets familiers sont les plus propices malgré leur aspect qui porte à la suspicion; mais en somme ce n'est que

superficiel et ces objets appartenant au médium peuvent servir aussi bien que d'autres pourvu qu'ils soient arrangés convenablement.

SOURCE D'ENERGIE.

Des mouvements physiques font supposer une source d'énergie; on peut considérer que l'énergie nécessaire aux mouvements des objets est soutirée des organes des assistants, en partie, et peut-être entièrement du médium, lequel, des fois, se trouve complètement exténué.

Rien n'a été prouvé par les expériences faites avec le dynamomètre au cours des séances; mais il est naturel de croire que la source de l'énergie employée se trouve dans la vitalité animale.

SIÈGE DE RÉACTION.

Un objet ne peut être changé de place par les lois physiques ordinaires, à moins qu'un autre corps ne ressente une réaction contraire et de force égale.

Il se peut que, dans le cas actuel, on ne puisse appliquer les lois physiques à ces mouvements, mais cela étant peu probable je considère comme très important de localiser la réaction partout où elle sera possible.

La manière la plus simple d'arriver à ce but, c'est lorsque quelque objet lourd est soulevé au-dessus de la terre.

En supposant que ce fait est accompli directement par le médium, celui-ci gagnerait en poids et placé sur le plateau d'une balance, sa pesanteur devrait s'augmenter jusqu'à la rechute de l'objet.

Le médium Eusapia pèse 60 kilos; elle a soulevé un poids de 22 kilos, mais je n'ai pu faire l'expérience avec le médium, à l'aide de la balance.

Je dois le dire, l'aspect de l'opération lorsque le médium soulève un corps lourd, ayant les mains appuyées légèrement dessus, n'est pas comme si cet objet était tiré d'en haut, mais plutôt comme si une force le poussait, le soulevait en dessous. C'est là tout ce qui me paraissait probable et c'est tout ce que j'en puis dire pour le moment.

Quand le médium est debout auprès d'une lourde table, ayant les mains et les pieds tenus ou observés, celle-ci se soulève comme si un membre en dehors et invisible de son corps, poussant avec force et énergie soulevait le meuble lourd.

L'effet pourrait aussi être comparé à l'action d'une personne courbée sur la terre et soulevant le meuble avec son dos.

Les expériences citées plus haut démontrant que le médium a parfois des accès de force extraordinaire, il serait téméraire de nier que pendant une telle crise la table n'eût pu être soulevée par la force émanée de lui.

Mais une telle force ne peut être considérée comme un phénomène normal; même en la considérant ainsi, il n'y a dans mon expérience, très souvent, pas de point d'appui suffisant pour l'application normale de cette force.'

Néanmoins les deux genres de phénomènes peuvent s'entremêler et s'expliquer mutuellement.

Tous ces mouvements sont accompagnés par un effort de la part du médium; souvent, lorsqu'un objet est mû loin de lui, il fait un petit mouvement sympathique dans la même direction.

De même lorsque au loin les touches d'un piano ou d'un accordéon sont maniées, ceux qui tiennent les mains du médium sentent que ces doigts font des mouvements correspondants.

Les déplacements par un côté, de meubles lourds, étaient accompagnés par des mouvements convulsifs du médium, comme si Eusapia était consciente de l'effort et le produisait elle-même par le moyen d'une force anormale, ou d'une force émanant d'elle.

Ces mouvements de sa part consistent en une pression légère, ou par une résistance contre les personnes qui la tiennent; ils n'ont d'autre effet que de démontrer qu'elle est consciente du mouvement produit au loin puisqu'elle le suit sympathiquement; elle imite ainsi le joueur de billard qui se penche sur la table pour suivre la boule mollement lancée qui n'arrive pas au but désiré par lui.

Je voudrais aussi, comme étude du siège de réaction, placer le médium sur une plate-forme roulante pour voir si celle-ci prendrait la même direction que celle du meuble déplacé.

Et ceci non dans le but de contester la réalité des phénomènes mais pour élucider les lois de cette force inconnue.

Je présume, sans toutefois prétendre décider la question, que le siège de réaction se trouvera sur la personne du médium, de manière que lorsqu'elle semble soutenir une table son poids se trouve augmenté de celui de cette table soulevée.

Pourtant, ceci ne serait pas une conséquence rigoureuse, car le siège de réaction peut se trouver dans la chambre à l'état de diffusion; une réaction peut être absorbée par les molécules de l'air, exactement comme l'animal emporté par un oiseau de proie; dans ce cas il ne serait point facile de démontrer le poids de l'animal emporté.

Si une réaction équivalente ne peut être constatée, le phénomène devrait être assimilé, plutôt à un animal qui vole qu'à l'action d'un animal qui est par terre.

MOUVEMENTS SYMPATHIQUES DU MÉDIUM.

Ce fait constaté que le corps du médium subit des mouvements correspondants et sympathiques est plein d'intérêt à étudier.

Parfois, lorsqu'elle semblait pousser un objet au loin, Eusapia faisait un petit mouvement de sa main, de suite suivi par le déplacement de l'objet; j'ai fait l'expérience de placer un bureau meuble près des assistants et du médium, ensuite de l'éloigner peu à peu.

Le « *contrôle* », ou l'agent, me faisait remarquer le laps de temps entre la poussée de la main du médium et le déplacement du meuble; lorsque ce dernier était distant d'environ deux mètres, ce laps de temps ou *d'intervalle* était d'environ deux secondes.

Ce détail peut offrir un intérêt aux futurs expérimentateurs; le *fait* de ces mouvements sympathiques me parait avoir un intérêt considérable.

Quand un instrument est joué, par exemple, c'est comme si le médium faisait un rêve intense; ses mouvements convulsifs correspondaient au fait actuel du rythme du morceau exécuté.

C'est comme si un chien de chasse rêvait, avec la même intensité, d'avoir capturé un lièvre et qu'un chien fantôme, *in facto*, eût attrapé au même moment et au loin, un vrai lièvre.

Cette théorie est sans doute une spéculation pure, mais j'avoue que pour le moment je suis disposé à chercher dans ce sens pour trouver une explication de ces faits.

Les philosophes, dans une interprétation idéale de la nature ont considéré la pensée comme la réalité et la matière comme une conséquence de la pensée.

Ce que j'ai constaté paraît, en quelque sorte, comme si le rêve de la personne en transe était assez vif pour affecter physiquement les objets qui l'environnent, de produire des résultats objectifs et de causer non seulement le déplacement réel et permanent d'objets ordinaires, mais aussi les aggrégations de récentes et temporaires formations des particules de la matière qui prennent la forme d'objets extraordinaires.

Ces aggrégations sont assez objectives pour être senties, entendues, vues et peut-être même photographiées.

SOMMAIRE ET CONCLUSION.

Quelle que soit l'explication de ces faits, leur possibilité et leur réalité, je suis forcé d'admettre que là-dessus il n'y a plus de place dans mon esprit pour le doute.

Toute personne sans préjugés, ayant eu ces expériences, serait forcée de convenir que des choses réputées impossibles ont eu réellement lieu.

Si un fait est clairement établi, l'on peut concevoir la possibilité du reste.

J'ai concentré toute mon attention sur une chose simple et définie, c'est-à-dire sur le déplacement d'un objet libre de tout contact et dans une lumière suffisante pour voir et constater son mouvement; j'ai été témoin de cela, plusieurs fois, le fait étant prouvé par la vue, par l'ouïe, par le toucher et par la position changée de l'objet.

Quand je parle d'un objet qui est *sans contact*, j'entends dire qu'il n'est touché par personne des assistants, d'une façon normale, ou par des appareils ou instruments manœuvrés par les assistants; je ne suis pas prêt à croire, pour parler d'une façon technique, qu'on agisse sur un corps éloigné, cet objet n'étant pas touché par une partie du corps normal.

Mais il est probable qu'avant que le mouvement ait lieu l'objet est touché par quelque chose, et ce quelque chose semble être une prolongation du corps du médium.

Ces phénomènes ne me semblent pas modifier les lois fondamentales de la physique; mais peut-être ils pourraient amener à étendre les lois connues de la biologie. Le professeur Lodge ouvre ici une parenthèse pour dire :

« On pourra demander pourquoi je m'abstiens de parler de l'hypothèse spiritualiste. La raison en est que je ne l'ai pas encore vue présentée d'une façon scientifique.

« Les formes vagues de ces hypothèses telles que je les connais, ne me semblent pas s'appliquer à ces faits.

« Afin de déplacer un corps matériel, je dois présumer qu'un autre corps est nécessaire, aussi bien qu'une volonté, et ces deux conditions sont présentes avec les assistants aux séances.

« Une règle de la philosophie est d'épuiser les possibilités du connu avant de chercher dans l'inconnu.

« Mais, si plus tard, je m'apercevais que l'agent de quelque chose, à présent indéfini pourrait aider à l'explication de ces phénomènes, je l'espère, j'aborderais la question franchement. »

« Ces phénomènes n'ont lieu qu'en la présence d'une personne vivante; la force qui semble produire ces mouvements paraît être une force vitale modifiée ou anormale dirigeant son énergie d'une manière peu usuelle, par des voies inconnues mais produisant des effets que des mains ordinaires auraient pu causer.

« Au lieu donc d'une action au loin considérée dans un sens physique,

ce que j'ai observé peut être assimilé plutôt à l'action de la vitalité à distance.

« C'est l'action d'un organisme vivant déployé dans un sens anormal et s'étendant au-delà des limites ordinaires.

« J'ai parlé d'une prolongation du corps du médium, parce que j'ai été touché par de tels protubérances ou prolongations, et je les ai vues touchant quelques-uns des assistants.

« Mais l'effet, ordinairement, est comme si le lien, si lien il y a, était invisible et intangible ; comme si une portion d'énergie vitale produisait au loin des effets sans aucune connexion apparente avec le médium.

« En faisant ce rapport, je ne cherche pas tant à convaincre qu'à établir la réalité d'un cas qui incitera à d'autres investigations.

« Je voudrais voir ces vérités confiées à l'aile protectrice de la science orthodoxe.

« Mon effort n'est pas le seul ; les phénomènes obtenus avec Eusapia Paladino ont attiré l'attention des savants de l'Europe.

« On pourra me reprocher d'avoir usé de l'hypothèse pour l'explication de ces faits ; je réponds qu'en somme, je n'attache aucune importance aux explications à l'aide des théories.

« C'est tout ce que je puis faire pour le moment.

« Je rapporte, en partie, nos discussions entre les assistants ; au moment des phénomènes, je représente les idées de mes amis autant que les miennes. LODGE.



L'ORIGINE DE L'HOMME

Voir la *Revue* de mars 1895

RÉSUMÉ

Il est temps que je résume ce que nous avons trouvé en revisant succinctement les points de repère que j'ai posés, pour jalonner le chemin que j'ai suivi.

La vie est universelle, infinie dans ses manifestations, éternelle dans son essence et dans sa durée.

La vie ne consiste pas seulement dans l'intégrité des organes du corps, mais surtout dans la relation entre ces organes et le principe intelligent qui vivifie le corps.

L'Univers entier est rempli de matière à l'état radiant qui constitue l'énergie.

L'état radiant de la matière prouve qu'il existe encore *quelque chose* de plus parfait au-dessus d'elle ; ce *quelque chose* est ce qu'on *sent* et qu'on *voit* dans l'homme, la manifestation la plus parfaite de la vie : son AME.

En admettant la matière radiante pressentie par Faraday, découverte par W. Crookes et confirmée par d'autres savants, la *matière première*, la *substance unique* reste également prouvée ; de ses degrés de raréfaction, ou de condensation, en commmençant par Dieu et en finissant par l'infini universel, de l'atome jusqu'à l'homme tout est matière, tout est substance ; si la vie et l'Univers sont de la substance, Dieu qui les a tirés de *son être*, est LUI-MÊME de la substance.

La matière, qui auparavant était considérée sous trois états, solide, liquide et gazeux, s'est accrue aujourd'hui d'un quatrième état, celui de l'état radiant. Cette augmentation nous ouvre des horizons nouveaux, nous fait entrevoir des états inconnus bien supérieurs encore à celui de la matière radiante. L'âme humaine est constituée par l'un de ces états supérieurs.

La substance unique est donc un *état bien plus pur* et *plus élevé* de ce même état radiant.

La matière qui est éternelle et qui remplit tout l'espace, dans ses états différents, se perfectionne en se transformant, au moyen d'immenses évolutions successives et infinies.

La matière n'est donc qu'une phase de la matière radiante compactée sous la forme d'énergie, ou de force animique de l'âme, ou de l'esprit, duquel elle procède.

La force animique ou l'énergie sert d'enveloppe au germe intelligent, à l'état latent et potentiel ; ce même germe intelligent, quoique latent, est déjà un état de la substance bien supérieur à l'état radiant. De sorte que la matière est une simple modalité en évolution vers l'énergie, comme l''énergie n'est qu'une modalité en évolution vers l'intelligence, de laquelle tout procède.

L'intelligence est universelle ; toute matière qui remplit l'espace infini de l'Univers est intelligente, c'est-à-dire qu'elle renferme en germe l'étincelle intelligente.

Cette étincelle intelligente, qui se trouvait dans un état tout à fait rudimentaire, à l'état latent dans les atomes qui composaient la substance qui se détacha de la nébuleuse de laquelle la Terre tire son origine, est passée, après un travail immense et des vicissitudes multiples, après des phases sans nombre, des preuves très pénibles, à travers la molécule qui forma le corps brut de la pierre et du minéral, et à travers la cellule qui compose les corps organiques ; la cellule est devenue ce *quelque chose*, qui après avoir subi les purifications et les perfectionnements nécessaires dans le creuset du règne végétal, est parvenu à faire partie de la grande famille des animaux, et atteindre enfin le grade suprême sur la planète, celui d'âme humaine.

Aujourd'hui, il n'est plus douteux pour quiconque s'intéresse à cette branche de la science, que la force même de cohésion (la cohésion, en vertu de la loi d'attraction, unit les atomes et les molécules de la pierre ; en s'intégrant, elle est guidée par la conscience de la rudimentaire étincelle intelligente, poussée elle-même à progresser par la loi d'évolution), ne parvienne enfin à devenir de la force psychique, une âme, un esprit, ou comme il plaira de la nommer, et que, toujours vêtu de son corps formé d'énergie le périsprit n'anime alors tous les êtres de l'Univers, l'homme y compris.

***

La matière de notre planète se conserve telle qu'elle était à son origine, il n'est même pas un de ses atomes qui se soit dispersé. Mais elle a progressé sans cesse, et sans interruption, à travers des aspects et des phases sans nombre, afin d'acquérir les conditions voulues pour que l'apparition de

l'homme se vérifiât sur la Terre à laquelle il doit sa naissance, à laquelle il doit demander tout ce qui peut être réclamé pour son entretien et pour son bonheur.

Dans cette matière même, qui n'a pas été détruite, qui ne s'est pas perdue, il s'est donc établi l'évolution vers le progrès et vers le perfectionnement, par le moyen de la pluralité de ses existences. La matière cosmique qui avait ainsi progressé, qui s'était perfectionnée, pouvait donner la naissance corporelle à l'homme, parce qu'elle en contenait déjà les germes ou éléments nécessaires. La matière qui compose le corps humain est la même qui compose la matière ambiante ; ce corps n'est qu'une émanation de la planète.

De tout ce qu'on vient d'exposer, il résulte que la matière et l'intelligence progressent, unies et parallèles vers la perfection, parce que la substance est UNE.

Lorsque la matière a tellement progressé que l'énergie excelle en elle, avec l'association de l'étincelle intelligente, à elles deux elles constituent alors des individualités distinctes, stables et impérissables comme entités intelligentes et conscientes. Afin de pouvoir accomplir la loi naturelle d'évolution, du minéral à l'homme, ces entités progressent toujours, sans trêve ni fin, lentement et péniblement, jusqu'à conquérir la propriété de créer des organismes et de leur donner la vie, depuis le minéral jusqu'à l'homme.

Ces entités intelligentes, ces âmes ou esprits, se revêtent d'un corps formé d'énergie ou de matière radiante, afin de pouvoir exercer leur action sur la matière universelle ; c'est ce corps qu'on a nommé périsprit. L'existence réelle de ce corps a été démontrée par la vue des clairvoyants ; par de nombreux cas de télépathie et d'apparitions matérielles, provoquées ou spontanées ; par des preuves scientifiques, et même par des preuves expérimentales.

L'esprit, comme du reste toute la matière, progresse à l'aide d'évolutions successives et de phases en phases, moyennant une série infinie de vies répétées, qui, chez l'homme s'alternent en des états d'incarnation et de désincarnations ininterrompues.

Dans l'état humain, l'esprit perd une partie de ses propriétés qu'il doit appliquer à l'entretien des besoins de la vie, et qu'il ne recouvre dans toute leur plénitude qu'à l'état d'esprit libre.

Darwin a posé le principe d'évolution sur la base de la lutte pour l'existence et de la sélection, etc., il a conclu à ce fait : il croit que les végétaux et les animaux dérivent tout au plus de quatre ou cinq types ; l'analogie le conduirait lui-même à affirmer qu'ils dérivent plutôt d'un prototype *unique*.

L'Esprit peut donner la vie et créer des organismes. Le Dr Gibier fait re-

marquer que ce n'est pas en vain que les Bibles disent : « L'*Esprit créa le monde de rien* », car cette phrase indique qu'il le créa de LUI-MÊME.

Les corps inorganiques peuvent se transformer en corps organiques ; ou tout au moins, ces derniers ont aussi besoin, pour se former, des principes élémentaires inorganiques.

Les groupements, les agglomérations telles que le développement cellulaire ne peuvent se faire au hasard ; ils sont le produit de la *loi d'attraction* sous l'action d'une intelligence qui les dirige et en règle la marche.

Les cellules même se constituent en individualités distinctes ; par cette individualité elles ont le pouvoir d'engendrer d'autres cellules douées de leurs mêmes facultés. La vie de la cellule traverse les mêmes phases de la vie humaine. Haekel a donné aussi une âme à la cellule.

M. Delaage trouve que la propriété plus notable de l'*esprit de vie* est sa *puissance génératrice* ; avec elle il a formé les organes de l'homme.

L'esprit, toujours revêtu de son corps formé d'énergie, en se réincarnant et en s'unissant à nouveau à la matière-énergie, bien qu'emprisonné dans la cellule globuleuse (élément féminin) fécondée par la cellule à cil vibratile (élément masculin) dans laquelle il doit rester, comme dit le Dr Gibier, par trois fois trois cycles lunaires, attire néanmoins autour de lui et choisit la matière la plus propre pour la formation de son corps futur ; l ui-même bâtit ce corps qui doit être son compagnon dans la vie nouvelle.

Les expériences rapportées par le naturaliste Russel Wallace, l'émule de Darwin, dans son livre *Les Miracles et le moderne Spiritualisme*, résumé plus haut, démontrent que l'esprit, dans son état de liberté, jouit d'une grande puissance sur la matière ambiante ; aussi sur toute autre matière, fût-ce même la substance corporelle de l'homme ou du médium, de manière à pouvoir, en la manipulant à sa façon, condenser avec elle son corps périsprital au point d'impressionner les sens humains et la plaque photographique, déplacer de grands et lourds objets, parler avec une voix parfaitement compréhensible, se montrer visible et tangible, toucher et être touché.

Les expériences de William Crookes et d'autres savants, ont démontré que cette « âme vêtue d'air, » comme dit très gentiment Rochester, possède un plein empire sur la substance universelle, de sorte qu'elle peut la rendre compacte et forger avec elle jusqu'à ses jupes, ses tuniques, ses voiles, etc.;elle peut aussi couper ses vêtements par morceaux,les offrir comme souvenirs durables à ses amis. Elle raccommodera sa robe trouée au seul toucher de ses mains, sans qu'il soit possible de retrouver après la solution de continuité.

CONCLUSION

Je le crois, tout ce que je viens de résumer m'autorise à formuler ainsi ma conclusion finale.

Darwin pose deux hypothèses relatives à la provenance des êtres.

La première est que les végétaux et les animaux procèdent de quatre ou cinq types seulement.

La deuxième et la plus vraie qui lui ait été suggérée par l'analogie, c'est que tous les êtres organiques des règnes végétal et animal procèdent au contraire d'un seul type, c'est-à-dire d'un prototype unique.

Qu'il s'agisse d'un type ou de plusieurs, on observe dans notre globe l'existence d'un nombre immense d'espèces appartenant aux deux règnes.

Ce fait nous autorise à affirmer, qu'en admettant l'origine des êtres dits organiques d'un ou de plusieurs types, pour que la Terre puisse être peuplée d'un aussi grand nombre d'espèces, il faut encore admettre, que l'espèce à un moment donné puisse se transformer et engendrer des espèces nouvelles.

Mais ce n'est pas tout, puisqu'on observe des êtres-végétaux qui semblent des pierres, car ils ne croissent pas du dedans au dehors ; puis des êtres-animaux qui par leur organisation, par leur texture et par leur forme paraissent des végétaux, ces sortes d'êtres constituent donc, sans aucun doute, les anneaux qui relient la chaîne ininterrompue de la création.

On prétend pourtant que cette chaîne est privée de ses deux bouts, à la base et au faîte ; à la base, car on veut que la pierre et le minéral ne soient ni corps organiques, ni êtres ; au faîte, car l'homme provient d'une fabrication spéciale et miraculeuse.

En vérité, on ne sait trouver une raison suffisante pour considérer comme bonne la deuxième sorte d'anneaux qui unit la chaîne du végétal à l'animal, et comme fausse la première qui rattache le minéral au végétal.

A-t-on pu démontrer, d'une manière irréfutable, que réellement le minéral soit inorganisé, non vivant, inanimé, quoiqu'il sente la chaleur et le froid, c'est-à-dire qu'il est sensible bien qu'à un degré plus grossier, plus rudimentaire que celui du végétal ?

Le minéral et la pierre (ceci ne peut se mettre en doute) se composent de molécules assemblées par la *force de cohésion*, molécules formées à leur tour par un assemblage d'atomes. Or, n'avons-nous pas vu que les atomes aussi bien que les molécules sont des êtres vivants et animés, si toutefois ils ne sont pas eux-mêmes animés et vivants, à cause de leur condition d'entité individualisée.

Puisque l'on admet que la généralité de ces corps dits inorganiques est composée (car en réalité on les décompose), rien ne s'oppose à l'hypothèse que cette composition soit aussi une vraie organisation, quoique toute primitive. Qui donc possède aujourd'hui la preuve irréfutable que cette composition n'est en réalité qu'une organisation vivante et animée, bien qu'à un degré inférieur, et non un simple amalgame, la seule union moléculaire vérifiée au hasard ? Paracelse, ce vrai savant, a dit que « *Tout être, même le* MINÉRAL, *possède en lui-même un esprit de vie, capable d'agir.* »

Ce que Rochester dit à ce sujet, dans la note dont nous avons rapporté la plus grande partie, nous autorise à considérer le processus des choses comme étant réellement ainsi.

Est-ce une raison bien concluante pour déclarer définitivement que quelques-uns de ces corps prétendus inorganiques sont réellement simples, par ce qu'on ne sait pas encore les décomposer ? La faute n'en est-elle pas à notre ignorance et à l'insuffisance des moyens dont nous disposons ?

On devrait toujours réserver le dernier jugement jusqu'à l'heure où on pourrait en avoir la pleine et entière certitude, à l'aide de nouvelles découvertes *ultimes*, et ne pas prononcer des arrêts sans appel qu'on est ensuite contraint de reviser.

L'expérience du passé nous donne cette intuition : Dans l'avenir, après avoir découvert d'autres lois à la nature en perfectionnant nos moyens d'investigation, nous parviendrons à décomposer les corps qu'on continue à déclarer simples, exactement comme on l'a déjà fait pour d'autres considérés jusqu'à présent comme tels. « *Lavoisier* avait en effet affirmé que les métaux étaient des corps simples et irréductibles ; *Vera* au contraire, dit que « de ce qu'on n'a pu jusqu'ici trouver un procédé chimique pour décomposer les métaux il ne s'ensuit nullement que les corps *composés* soient *indécomposables.* » Lavoisier se trouve non seulement en contradiction avec la science qui admet l'*unité de la matière*, mais aussi avec l'expérience qui démontre la fausseté de son assertion en décomposant des corps jusqu'aujourd'hui réputés simples. J'ai la certitude que ne s'arrêtant jamais, les découvertes nous apporteront, dans un temps plus ou moins éloigné, une révolution telle que la science en sera bouleversée de fond en comble.

Le jour viendra, j'en suis certain, où justice sera rendue aux êtres déshérités, ces créatures de la Sagesse Infinie, et qu'on remettra à leur place, les frères cadets qui ne sont autre chose que ce que jadis nous fûmes également.

Si mon hypothèse est vraie, que la non organisation des pierres et du minéral en général soit tout à fait supposée et que cette apparence est seulement due à l'insuffisance de notre savoir et de nos moyens d'investigation,

il faudra, alors, repousser jusqu'à l'origine du règne minéral l'hypothèse du prototype unique ou du petit nombre de types que Darwin avait bornée au règne végétal ; alors seulement la chaîne des êtres ne sera réellement interrompue ni à la base ni au faîte, car la chaîne, commençant dès le principe, se prolongera jusqu'au but, c'est-à-dire à l'être le plus élevé sur notre planète : l'*Homme !*

C'est ainsi que s'explique l'opinion émise par plusieurs naturalistes et physiologistes que les corps inorganiques se transforment et engendrent des corps organiques; et que, dans certaines contrées de la terre, sont apparues des espèces de *végétaux* et d'animaux inconnus auparavant, le règne minéral étant aussi peuplé par des êtres.

Tout ce qui précède s'accorde harmoniquement avec la logique et la raison; c'est le couronnement et l'intégration de la Justice Suprême, laquelle veut que toutes les étincelles intelligentes émanées d'Elle, rudimentaires ou progressées, soient égales devant son esprit de justice : point de déshérités, point de privilégiés.

***

La loi inexorablement fatale du progrès pousse l'étincelle intelligente vers la perfectibilité. Cette étincelle s'étant déjà élevée jusqu'à la dernière des espèces existantes des êtres et ne pouvant poursuivre sa route, est poussée par la loi d'évolution à créer de nouvelles espèces supérieures.

Les lois impitoyables de l'évolution et du progrès lui crient sans trêve ni répit : « *Incessus ! Incessus !* » (Marche ! Marche !) L'esprit, épuisé par les étapes douloureuses et pénibles, blessé par les ronces de la voie déjà parcourue, à ce cri du nouveau Juif-Errant rassemble ses forces, aiguise toute son intelligence et agissant avec toutes ses facultés, parvient à se frayer de nouvelles routes pour arriver finalement au rang suprême celui qui réunit en un faisceau tous les buts humanitaires.

Sera-ce la dernière étape ? L'homme ayant achevé sa tâche sur la terre, est-il destiné à progresser encore sous des formes différentes, dans d'autres planètes plus perfectionnées que la nôtre ?...

L'esprit qui avait atteint le perfectionnement qu'il pouvait acquérir dans le règne animal, à défaut d'échelons supérieurs, aurait dû rester stationnaire à la place conquise, arrêt qui eût fait dévier l'accomplissement de la loi. Or, comme il est écrit dans le Livre Eternel que toute loi doit s'accomplir, afin que chaque être progresse incessamment vers le Beau, le Bon et le Vrai, moyennant l'évolution et le progrès, la Sagesse Infinie le forcera inéluctablement à continuer son voyage éternel.

La Nature qui pas à pas, d'étapes en étapes a pu s'enrichir d'espèces

nouvelles en intégrant un à un les anneaux de la chaîne infinie des êtres, a pu enfin acquérir le plus beau joyau de sa couronne splendide sur la terre : le *Genre humain !*

∴

Aujourd'hui la science admet sans contestation les hypothèses, ou mieux les découvertes faites par Darwin, relatives à l'origine et à la multiplication des espèces des règnes végétal et animal. Si réellement tout avait procédé de la sorte, on ne trouverait pas une raison concluante au nom de laquelle ce procédé n'aurait commencé, dans le principe, que par le règne minéral avec un saut inexplicable qui aurait commencé à la deuxième série, celle du règne végétal. Du moment qu'il s'agit ici d'une unique et même chaîne des êtres, jamais interrompue, il faut admettre au contraire, que tout ait commencé par la base, le règne minéral, et se soit intégré dans l'homme placé au point terminus de l'évolution.

Un changement de système pour l'espèce humaine qui forme le couronnement de l'édifice, aurait constitué une grande infraction à la loi d'analogie constatée dans la nature, Pourquoi la seule espèce humaine aurait-elle été condamnée à attendre le bon plaisir des parents pour faire son apparition sur la terre ?

Et ces parents d'où seraient-ils venus ? Qui les aurait formés..... et comment ? Le Créateur Suprême ? Mais la fabrication des parents du genre humain, exécutée par les mains mêmes du Grand Facteur eût été un miracle et une faute, et on le sait, dans la nature ni fautes ni miracles ne sont possibles.

Tout nous conduit fatalement et logiquement à conclure que, puisque la voie de la génération et de la production des espèces nouvelles se trouvait ouverte, par cette même voie devait aussi passer la germination de l'espèce humaine.

∴

L'astronome Camille Flammarion, dans son livre *Dieu dans la Nature*, dit :

« Si enfin notre curiosité légitime se hasarde à faire son application à notre propre espèce, elle s'aperçoit, avec un étonnement mêlé de tristesse, que peut-être nous descendons d'un type simien disparu. Sans doute nos sentiments de dignité se trouvent offensés de cette seule possibilité ; mais en observant la nature sans parti pris, il ne semble pas que nous fassions exception à la loi générale. Beaucoup d'entre nous préfèrent descendre d'un Adam dégénéré que d'un singe perfectionné. Mais la nature ne nous a pas consultés.

« L'hypothèse zoologique qui regarde l'homme comme descendant de quelque race simienne anthropoïde n'est ni immorale, ni anti-spiritualiste. »

Anti-spiritualiste ?... Mais c'est tout à fait spiritualiste, au contraire.

Peut-il y avoir une marche plus glorieuse pour un esprit, qui parti de l'état de simple étincelle renfermée dans un mince atome, par ses seuls mérites a su conquérir le degré le plus élevé de l'échelle des êtres sur la Terre, le grade humain ?

***

A mon avis, deux hypothèses se trouvent donc en face l'une de l'autre relativement à l'apparition de l'homme sur la terre.

L'une donne à la grande matrice planétaire le pouvoir d'élaborer la vie et d'engendrer des êtres nouveaux avec l'aide d'un ou de plusieurs types localisés dans un seul point de la surface terrestre, de l'Asie par exemple, d'où les espèces se seraient répandues, emportées ou transportées (emportées comment? transportées par qui?...) au fur et à mesure que le besoin se serait présenté, l'homme y compris.

L'autre hypothèse veut que des germes innombrables, d'un type unique flottant dans les eaux qui enveloppaient la terre, soient, au retrait de ces eaux dans les parties plus déprimées de la croûte terrestre, restés épars sur toute sa surface ; au moment donné, ils sont éclos en engendrant les premières espèces des êtres, qui se sont après multipliées en procédant les unes des autres.

« Pour notre part, dit Camille Flammarion (*Dieu dans la Nature*), nous n'avons jamais passé quelques heures dans l'étude de l'embryologie sans être fortement frappé de ses révélations cachées. Nous n'avons jamais pu comparer des embryons des différentes phases sans voir en eux un vestige rudimentaire des phases correspondantes par lesquelles notre humanité a dû passer aux temps antérieurs. Les vertébrés supérieurs revêtent successivement, comme à l'état d'ébauche, les principaux caractères des quatre grandes classes de l'embranchement, sans passer pourtant par les formes des autres embranchements zoologiques. Dès le commencement de son existence secrète, la vésicule germinative manifeste un système de développement caractéristique, sans avoir pris la forme du ver articulé, du mollusque ou du radiaire. Sans doute, cette succession représente une image de phases que, dans le cours des âges disparus, la même classe d'animaux a successivement traversée en avançant dans l'échelle des êtres. Qui n'a pas été surpris de la ressemblance générale que l'embryon humain offre successivement avec ceux du poisson, du reptile et de l'oiseau ? — L'heure présente ne serait-elle pas le miroir d'un passé lointain ? »

Un partisan du matérialisme antique, *Lucrèce*, dans son ouvrage : *De Natura rerum*, dit : « Bientôt, elle (la Terre) enfanta les espèces *animées* avec des combinaisons et des variétés innombrables : la Terre enfanta ses habitants, car ils ne sont ni descendus des cieux ni sortis des gouffres amers... tout ce qui respire fut conçu dans son sein, et si nous voyons encore quelques êtres vivants naître dans son limon lorsque, gonflé par la pluie, il fermenta aux rayons du jour, est-il étonnant que des êtres plus robustes et plus nombreux soient sortis de ses flancs quand la terre et l'essence éthérée bouillaient encore du feu de la jeunesse? »

Camille Flammarion rapporte sur ce même sujet ce qu'a dit Epicure :

« Les pierres, les métaux et, en général, les minéraux, se produisirent à l'intérieur de la sphère terrestre d'après les diverses espèces d'atomes ou de germes qu'elle contenait dans son sein lorsqu'elle fut constituée terre par la séparation de l'atmosphère et du ciel...

« Il est croyable que la Terre, contenant des germes tout frais propres à la génération, produisit hors de son sein des espèces de *bulles* creuses de forme analogue à des utérus, et que ces bulles, arrivées à maturité, crevèrent comme cela était nécessaire et mirent au jour de jeunes animaux. Les hommes ne sont pas nés autrement. De petites vésicules, des espèces d'utérus attachés à la Terre par des racines grossirent, frappées des rayons brûlants du soleil, donnèrent issue à de frêles enfants, soutinrent leur vie naissante à l'aide du liquide lacté que la nature avait élaboré en elles. Les premiers hommes sont la tige de l'espèce humaine, qui depuis se propagea par des voies usitées aujourd'hui. »

« Voilà, s'écrie Flammarion, une hypothèse assez simple, j'espère. »

« L'origine de l'homme (c'est toujours Flammarion qui parle) et des animaux a fort occupé les anciens. Plutarque rapporte que quelques philosophes enseignaient qu'ils étaient nés d'abord dans le sein de la Terre humide, dont la surface, desséchée par la chaleur de l'atmosphère, avait formé une croûte, laquelle, s'étant crevassée, leur avait ouvert les passages libres.

« Selon Diodore de Sicile et Célius Rhodiginus, celle-ci, c'était aussi l'opinion des Egyptiens, qui croyaient le prouver par ces rats et ces grenouilles qu'on voit sortir de la terre, dans la Thébaïde, lorsque le Nil s'est retiré. Ovide décrit ainsi ce phénomène : « Ainsi, lorsque le Nil aux sept bouches a quitté les champs qu'il fertilise en les inondant et resserré ses flots dans ses anciens rivages, le limon qu'il a déposé, desséché par les feux de l'astre du jour, produit de nombreux animaux que le laboureur trouve dans ses sillons..... C'est ainsi, disent les Egyptiens, que les premiers hommes sont sortis du même terrain. »

Cyrano de Bergerac (ceci nous le dédions à nos amis les matérialistes), dans son voyage au Soleil, qu'il accomplit en 1649, s'arrêtant sur l'une des petites terres qui gravitent autour du Soleil, rencontra un petit homme qui lui dit : « Regardez la terre où nous marchons : après la retraite des eaux, il est demeuré sur elle du limon gras et fécond ; quand le soleil eut rayonné, il s'éleva comme une ampoule, laquelle enfanta un homme. Il n'y a pas encore trois semaines qu'une bulle pareille, chauffée par le soleil, s'est accouchée de moi. Regarde bien cette tumeur ! » Il me fit remarquer sur la terre une autre ampoule qu'il dit être une matrice qui recélait l'embryon d'un de ses frères. S'étant aperçu que le terrain palpitait autour de la bulle, cela lui fit juger que la terre était en travail pour l'accouchement de ce frère.

Flammarion qualifie de captieux le langage de Lucrèce et d'indolente et à la fois de stoïque la doctrine d'Epicure, comme il ridiculise aussi finalement et spirituellement le conte de Cyrano de Bergerac, à la façon de Gulliver et du baron de Mauchausen.

Mais... je ne pense pas que la chose se soit passée tout à fait de la sorte... A part l'étrangeté de la forme du conte de Cyrano de Bergerac, si l'on considère attentivement la première des hypothèses de Darwin, — celle des types multiples, — on ne sait pas voir pourquoi, entre ces types, le genre humain n'aurait pas existé. Qu'il soit éclos ainsi ou d'une autre manière, ce germe, comme tout ce qui existe, contenait en lui l'étincelle intelligente qui a dirigé tout le procédé, et ainsi disparaît tout le vernis matérialiste que Lucrèce et Epicure ont donné à leurs hypothèses.

Si, au contraire, la deuxième des hypothèses de Darwin — celle du prototype unique — était la vraie, l'homme ne procéderait pas précisément du poisson, comme le prétendaient Plutarque et Eusèbe et, avant eux, Anaximandre. Mais dans ses évolutions infinies l'homme a dû y passer, comme Flammarion l'a remarqué dans ses études de l'embryologie.

*
* *

Si l'hypothèse de plusieurs types est la vraie, pourquoi la grande matrice planétaire n'aurait-elle pu enfanter que quatre ou cinq types seulement et non un de plus, — le type de l'espèce humaine, — pour le faire éclore le moment arrivé lorsque les conditions de la planète auraient permis, ou même réclamé, l'apparition de la race humaine sur la Terre? Ainsi, bien des hommes philosophes et théologiens surtout, n'auraient pas été forcés, faute de mieux, d'enfanter tant d'idées fantasques et des hypothèses étranges sur la nécessité des parents et sur la fabrication de ces mêmes parents faite par les mains de *Dieu lui-même*.

Darwin explique ainsi l'hypothèse du type unique :

« Toutes les analogies font plutôt supposer qu'elle (la Terre) fut féconde sur toute sa vaste circonférence, que son enveloppe aqueuse fut le premier laboratoire de toute organisation et que le nombre des germes fut immense, mais que sans aucun doute ils furent tous semblables : des cellules germinatives nageant éparses en grappes ou en filaments dans les eaux, une cristallisation organique, rien de plus. » Ce serait donc bien d'un type, d'une forme, d'*une espèce unique* et NON D'UN SEUL INDIVIDU que les organismes se seraient successivement formés.

(*A suivre.*) G. PALLAZZI.

SÉANCES AVEC LE MÉDIUM JANEK

ENFANT DU PEUPLE FORMÉ DANS UN GROUPE SPIRITE A VARSOVIE

En automne de l'année passée un visiteur se présenta chez moi : c'était un jeune sculpteur assez connu, M. Laurent W... ; il me déclara qu'il s'intéressait grandement au spiritisme. Il m'apportait un manuscrit très vieux, trouvé dans une bibliothèque privée, à Cracovie, contenant un traité sur l'évocation des esprits, les exorcismes et autres pratiques de ce genre. Il me pria, instamment, d'être admis aux séances qui avaient lieu chez moi.

C'était à la fin des vacances ; je répondis au jeune homme qu'à cette époque de l'année c'était impossible, notre cercle étant dissous ; pour le moment il nous manquait un médium, ce à quoi il répondit qu'il connaissait aux environs de Varsovie quelqu'un qui lui avait dit bien des choses intéressantes au sujet d'un médium dont les séances avaient pris naissance après la lecture de mon livre (Théorie et pratique du spiritisme). Cet expérimenteur n'ayant pas assez de personnes pour compléter un cercle s'avisa de recruter son garçon jardinier.

J'écoutais avec un vif intérêt la relation de mon hôte et je lui proposai de m'amener son ami, avec le garçon merveilleux, ce qu'il me promit ; cependant il ne l'avait vu depuis longtemps.

Une semaine après, je reçus chez moi ces MM. qui me firent un récit détaillé des phénomènes et des apparitions obtenus dans les séances qui avaient eu lieu, donnant ainsi plus de valeur aux faits obtenus par son compagnon.

Entre autres, il me racontèrent ceci :

Nous arrangeâmes une séance qui fut remarquable par des phénomènes importants. Janek (nom du médium) contre son habitude, tomba dans une transe assez forte ; son sommeil dura une demi-heure. Après la séance le

médium retourna chez lui et au seuil de sa porte d'entrée, sa mère lui demanda ce que signifiait le procédé étrange d'il y avait deux heures.

— Comment ça, demande l'interpellé ?

— Tu as frappé à la porte ; puis tu commenças à te déshabiller lentement, en murmurant quelque chose et sans répondre à mes questions ; déshabillé tu t'agenouillas pour prier, et enfin tu te couchas. Tout-à-coup, comme te rappelant quelque chose tu sautas hors du lit et t'habillant à nouveau tu t'es esquivé sans mot dire.

Janek écouta, ouvrant largement les yeux, haussant les épaules, souriant de ces contes à dormir debout, et rêvés, comme il le pensait, par sa mère qu'il avait éveillé en entrant. — Après cela il s'endormit pour tout de bon.

La mère pourtant, voulant prouver qu'elle n'avait pas rêvé, s'en remit au témoignage de ses voisins qu'elle avait interrogés avant 2 heures du matin, leur demandant s'ils ne savaient où pouvait se rendre son garçon ; après elle se livra au sommeil.

Quelque temps après la visite de ces messieurs j'eus une séance avec ce médium.

Agé de 17 ans, brun, mince et bien fait, il a le teint pâle, des yeux noirs, des traits délicats et réguliers, un extérieur sympathique, en un mot la figure du médium est agréable et rappelle le portrait des garçons napolitains. D'un tempérament phlegmatique et peu ouvert, il est né en Galicie, fils unique de pauvres ouvriers.

Nous eûmes une petite séance d'épreuve, avec 6 personnes ; le protecteur du garçon, le jeune sculpteur, deux de nos spirites que j'avais invités, le médium et moi. Comme la séance avait lieu pendant les journées plus longues de l'année, sans attendre la chute du jour je recouvris la fenêtre d'une courtine très épaisse et nous commençâmes après avoir diminué la lumière de la lampe.

Cependant, comme cela était arrivé souvent, cela n'allait point à la lumière : nous essayâmes dans l'obscurité. Dans ces conditions, lévitation de la table qui s'éleva jusqu'au plafond, en sautillant et en tournant sur elle-même ; puis après, commencèrent les contacts beaucoup plus forts auprès du sujet Sambor, ils se faisaient sentir surtout aux personnes placées près du sujet ; elles éprouvaient des attouchements toutes en même temps. Le professeur G.., par exemple, assis contre un bureau sentit qu'on lui grattait la tête et qu'on touchait son épaule droite du côté opposé au médium qu'il tenait par la main.

Ce soir-là, nous eûmes aussi en demi-lumière une lévitation de la table jusqu'à la hauteur d'un mètre, cela plusieurs fois ; sans parler et en unissant nos mains par une chaîne, nous nous éloignâmes de la table et celle-ci

laissée seule passait de l'un à l'autre, au commandement, en sautillant et en se balançant légèrement.

Je passe sur les coups frappés très fortement au-dessous de la table, au plafond, à la porte, etc. M. Walderowicz a obtenu à l'aide de ces coups, des réponses tout à fait justes aux demandes qu'il adressait en anglais.

Aux séances suivantes les manifestations et les contacts furent à ce point puissants que l'assistant mentionné plus haut a eu ses lunettes ôtées. On tira la clef de la poche de son voisin pour la lui mettre dans la main. Des apports eurent lieu, entre autres une petite boule en métal avec un paysage peint au dedans, avec cette inscription allemande : « Lum Leichen dass : ch Dein gedach — Ich habe Dir dieses mitgebracht (Comme signe que j'ai pensé à toi — je t'apporte ce que tu vois).

Cet apport tomba sur la table entre le médium et le professeur G..., qui se tenaient les mains.

Pendant cela le médium ne tomba nullement en transe. Quelquefois seulement il frissonnait et se plaignait du froid qui l'avait saisi subitement.

Nous sentîmes aussi des souffles et des courants d'air froid. Ce qui est singulier c'est la tension des mains du médium pendant la lévitation ; à mesure de l'élévation de la table elles se soulevaient de plus en plus haut.

Une séance n'a pas réussi, peut-être à cause du changement d'appartement, ce qui a toujours une action sur le médium comme nous l'avions remarqué ; ou bien ce garçon était épuisé par les séances consécutives de quelques jours chez ses protecteurs à la campagne.

Ce soir-là il était tombé instantanément dans une transe, il balbutiait des mots inintelligibles. Quelques-uns des assistants crurent entendre une voix derrière le médium. Ce n'était pas une illusion, comme cela nous fut démontré à la prochaine séance.

Ce soir-là nous nous assîmes à quatre seulement ; moi, le médium et ses deux protecteurs ; nous commençâmes comme à l'ordinaire, en demi-lumière, attendant une demi-heure sans résultat, excepté quelques mouvements de la table ; nous fermâmes la porte de la chambre contiguë, d'où entrait la lumière, et nous nous trouvâmes dans les ténèbres. A l'instant même je sentis qu'on me tirait, qu'on m'arrachait les manchettes ; mon vis-à-vis prétendait qu'il sentait une tête près de lui, laquelle s'appuyait sur son épaule ; on lui caressait le visage et les mains avec un tissu ; il la saisit et la tint pendant que quelqu'un la tirait violemment à lui. Mon voisin de droite sentait un souffle très fort sur les mains. La chaise se retirait sans cesse de sous le médium, il était obligé de la rapprocher à l'aide de ses pieds.

Nous eûmes un petit intervalle de repos. Le tissu, vu à la lumière, n'était

autre que le mouchoir du médium ; on l'avait enlevé de sa poche, de mon côté, et je tenais toujours sa main. Au bout de dix minutes nous recommençâmes à nouveau. Un ingénieur, M. Luk, nouveau venu, s'était joint à nous ; il blâmait notre silence et proposa un entretien.

En effet, sa causerie contribua avantageusement aux manifestations car nous eûmes un apport. La monnaie de 6 gros en cuivre qui se trouvait dans la commode de ma femme tomba tout à coup près de nous, et aussi le mouchoir du médium sur les mains de M. Luk. Les contacts se suivant, tout le monde les éprouva, surtout mon vis-à-vis, le jeune sculpteur assis de l'autre côté du médium. Quant à moi j'éprouvai une sorte d'étouffement et je sentis que quelque chose semblable à une tête cherchait à m'atteindre d'en haut ; la barbe m'effleura le visage, le nez et la bouche, les cheveux passèrent sur mes mains et celles de M. Luk.

Constatant le succès de l'entretien, nous nous avisâmes de chanter. En finissant la stance du chant à la Providence, à ces paroles : « en Dieu l'homme a sa défense... il nous semblait entendre... *homme... a*, répétés par une autre voix que les nôtres. Nous interrogeâmes en disant : Qui es-tu ?

— Hom...me...a

— Thomas, peut-être? demandai-je. — Plus distinctement s'il vous plaît.

— Joo...ha...nu..., prononce-t-il avec effort.

— Ainsi un Allemand ?

— Po...lo...nais !!!... dit-on aux environs du poêle.

— De grâce ! Dites-nous votre nom de famille.

— Sss... aa... pp... elski.

— Eh bien, Johan Sapelski, n'est-ce pas ?

— Le nom Johannes Sobieski ! se fit entendre fortement, d'une manière très distincte.

— Est-ce le roi Jean III, demandâmes-nous ?

— Oui, oui, c'est cela dit-on tranquillement.

Ici, nous remarquâmes, à quelque pas de nous, un balancement du petit lit de mon enfant, comme s'il était placé sur des gonds.

— Es-tu satisfait de nous, notre roi ? demandâmes-nous.

— Oui mes chers amis.

— Donne-nous donc un signe de ta satisfaction !

— Brrr... a... vooo !!! retentit avec éclat derrière la chaise du sculpteur.

— Es-tu seul, ou y-a-t-il encore quelqu'un ?.

— Stanislas, Alexandre Kowalski...

— Quel est cet autre ?

— Un fermier !

— Ma femme peut-elle assister à la séance? demandai-je, en remarquant sa présence dans l'autre chambre.

— Oh... elle peut.

— Est-ce après le thé ?

— Oh ! c'est difficile, c'est difficile ! Ces paroles étaient prononcées avec une intonation de regret.

— Donne-nous, reprit quelqu'un, une preuve persuasive de l'existence des esprits et nous prierons pour vous tous.

— Ah ! priez... priez pour nous !!!

— Nous finissions et il y eut encore un éclat de voix, comme souhait de bonne nuit : *j'exige instamment.*

Il se faisait tard et nous nous levions, lorsque tout à coup nous entendîmes une exclamation semblable à un coup de foudre presque au-dessus de ma tête.

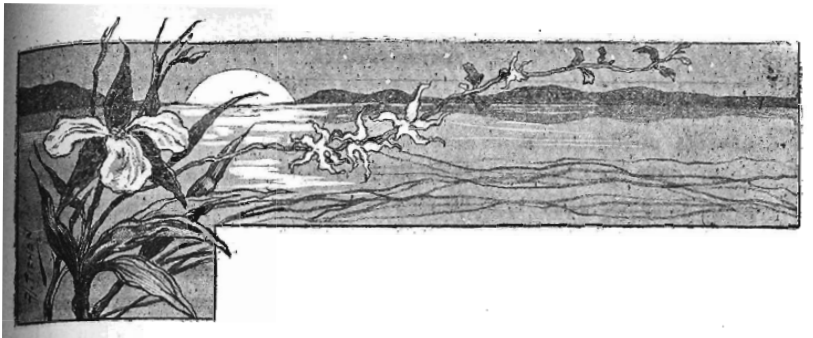
Le jeune sculpteur pour lequel le roi semblait avoir une prédilection singulière, s'attachait à son épaule et lui chuchotait des mots à l'oreille ; après la levée de la séance, ce sculpteur était en transpiration complète ; il nous dit qu'il sentait auprès de lui une odeur de tombeau ou de cadavre qui lui enlevait la libre respiration.

. . . . . .

Ayant obtenu des phénomènes d'un genre si sérieux, je résolus d'inviter à la prochaine séance le Dr Ochorowicz, le seul scientifique qui connaisse cet ordre de faits chez nous. Il était nouvellement revenu de sa visite à l'île Roubaud, convié là avec d'autres savants, par le professeur Charles Richet, pour étudier la médiumnité d'Eusapia Palladino.

Le Dr Ochorowicz, aussi obligeant qu'intelligent, accepta gracieusement mon invitation ; il a promis de venir au terme indiqué, voulant ainsi compenser son absence aux séances du médium Sambor. (*A suivre*).

Varsovie, février 1895. Witold Glopicki.



APPARITIONS

Voici le récit d'une apparition dont on ne lira pas les détails sans intérêt :

« Robert Lindsay, petit-fils ou arrière-petit-fils de David Lindsay, le roi « d'armes et le poète de la vieille cour d'Ecosse, ami et condisciple du mé- « decin Pitcarn, convint avec lui, en 1671, que le premier mort des deux « rapporterait au survivant des nouvelles de l'autre monde. Robert Lindsay « mourut en 1675, tandis que Pitcarn se trouvait à Paris.

« La nuit même de cette mort, le médecin rêva qu'il était à Edimbourg « et que Lindsay lui parlait dans les termes étranges qui suivent :

— « Sais-tu que je suis mort ?

— « Non.

— « Cela n'est que trop vrai, et on m'a enterré dans un couvent. Mais « j'existe maintenant dans un lieu dont les lettres écossaises, grecques et « latine ne sauraient exprimer les délices.

« Je suis venu ici par le port de Leith, sur un petit navire, comme un « oiseau, pour te ramener avec moi.

— « Grand merci, mais je désire auparavant revoir encore Fife et le « Lochian oriental ; et puis prendre congé de mes parents.

— « Archée, la marée se retire, il faut que je parte ; Adieu ! je reviendrai « te chercher, une autre nuit.

« Depuis cette époque, ajoute le récit, Pitcarn ne passa pas une seule « nuit sans rêver que Lindsay était vivant. Ayant fait une maladie dange- « reuse, en 1694, Robert le prévint que son départ était reculé, qu'il vien- « drait lui-même le prendre, mais il ne lui désigna pas le moment.

AUTRE TRAIT

« M. Cassio Burroughs était un des plus beaux hommes de Londres, d'une « valeur brillante, mais singulièrement hautain et un peu bretteur. Il devint « l'amant d'une charmante Italienne qui se trouvait en Angleterre, elle y « mourut.

« Un soir, quelque temps après la mort de sa maîtresse, M. Burroughs « se vanta publiquement de son ancienne liaison ; c'était violer une pro- « messe qu'il avait faite auprès du lit de mort de la dame dont il avait juré « de ne jamais révéler la faiblesse ; l'indiscrétion était à peine commise « que l'ombre de la belle italienne lui apparut, et ce phénomène se produi- « sit dorénavant dans ses orgies de cabaret. M. Burroughs déclara que la « vue du fantôme était précédée d'un frisson terrible, qui le surprenait au « milieu des fumées du vin, et faisait vibrer comme des cordes toutes les « parties osseuses ou molles de sa tête. Plus tard il fut tué en duel, l'Ita- « lienne se montra à son amant le matin même de la catastrophe. »

Erudimini qui judicatis terram, comme disait le grand Bossuet.

Edouard Michel.

J'ai à Moscou deux nièces, elles sont veuves : l'une d'elle, Lise, élève le petits-fils de son mari défunt, issu de sa première femme. Elle avait pour cet enfant un gouverneur qui tomba malade. Les deux sœurs le soignaient à tour de rôle ; il avait le délire souvent, et sortait de son lit, puis il restait brisé après ces crises.

Une nuit, Lise remarquant de tristes symptômes, se fit accompagner par la bonne chez le médecin qui habitait la même rue.

Sa sœur, Catherine, était dans la chambre voisine occupée à un ouvrage de femme. Tout à coup elle vit la porte du malade s'ouvrir et le malade en bonnet de fourrure, vêtu d'une pelisse d'astrakan sortir de sa chambre ; il se dirigeait vers la porte d'entrée.

Catherine voulant l'empêcher de quitter le logement, fit le tour des chambres pour lui barrer le chemin, mais, à son grand étonnement elle ne le trouva pas.

Dans ce moment même, Lise rentra avec le médecin ; Catherine leur dit que le malade venait de se lever et marchait dans l'appartement ; le méde- cin ouvrant la porte de la chambre du malade le trouva mort dans son lit. L'Esprit dégagé de la matière s'était manifesté à ma nièce, elle en a la certitude.

Vous pouvez, Monsieur, mettre mon nom entier au bas de ce récit, je me porte garant de la véracité de mon dire. Mes nièces habitent Moscou, et toute notre famille parle souvent de ce fait.

M. Makarofsky,
A St-Pétersbourg.

LES ESPRITS VINDICATIFS ET LES ESPRITS PROTECTEURS

Vous n'êtes pas sans avoir rencontré, dans le cours de votre vie,des gens désagréables, remuants, capricieux, volontaires, dominateurs, qui ont la prétention d'être les maîtres chez les autres. Si l'on refuse de plier sous leur despotisme, si l'on résiste à leur volonté ils vous font mille et mille méchants tours qui vous rendent la vie impossible.

Vous êtes chez vous, dans vos meubles, dans une maison dont vous êtes le légitime propriétaire, ils viennent s'imposer, ils prennent pied dans votre modeste sanctuaire et si vous les priez de vouloir bien se retirer et retourner chez eux, ils prennent au contraire racine et usent des procédés les plus autoritaires et les plus tracassiers pour vous obliger de détaler.

Ce n'est pas eux qui franchissent, pour n'y plus revenir, le seuil de votre paisible résidence, c'est vous. De pareils types ne se rencontrent pas seulement dans notre monde terrestre, ils se rencontrent aussi dans le monde invisible. Ils s'installent chez de paisibles humains, y règnent en souverains, mettent tout en désordre et sèment la terreur.

C'est précisément ce qui arriva dans le village Lachintz,province de Volynie, en Russie. Pendant une guerre qui eut lieu, il se livra dans ce village un combat assez important. Il y eut beaucoup de morts et on ne pouvait faire un pas sans se heurter contre des ossements.

Vers 1880, un villageois, Joseph Goulianowsky fit construire une petite maison sur une colline d'où la vue s'étend très loin. Quand la construction de sa maison fut terminée, le bon villageois fit dire une messe et s'installa avec sa famille.

Il comptait dans cette agréable résidence jouir d'une parfaite tranquillité et y couler des jours heureux. Son espoir ne tarda pas à être déçu, son existence laborieuse et paisible fut bientôt troublée.

Un jour, Joseph Goulianowsky accourut avec sa femme chez un voisin et lui raconta qu'un soldat de haute taille avait pénétré chez lui, on ne sait comment et avait pris place sur un banc.

L'intrus avait des façons tout à fait sans gêne et il dit du ton de quelqu'un qui se prétend le maître : « Tu vas déguerpir d'ici plus vite que ça; cette « maison est à moi et non à toi. Je ne tolérerai pas ta présence chez moi. » Après avoir ainsi parlé, l'individu disparut on ne sait comment et les deux époux sentirent que l'air était agité comme si la maison eût été pleine de vent.

Goulianowsky pensait que l'affaire en resterait là, mais il n'en fut pas ainsi.

L'Esprit du soldat était fermement résolu à obliger Goulianowsky d'abandonner ses foyers. Jugeant que son apparition ni ses menaces n'étaient suffisantes pour produire l'effet qu'il désirait, il se mit à faire de méchantes niches. Il plongea la tête du cheval dans sa mangeoire, de telle façon que le pauvre animal ne pouvait plus la retirer et qu'il étouffait ; il joua le même méchant tour à la vache, aux chèvres et aux moutons ; tous les autres animaux en essuyèrent de toutes les couleurs.

Le malheureux Goulianowsky supporta toutes ces misères pendant trois mois, mais reconnaissant qu'il lui était impossible de lutter contre cet ennemi invisible, il fit démolir la maison et vendit tout le matériel ; il ne garda pas même une pièce de bois.

Il acheta, un peu plus tard, de nouveaux matériaux et fit construire une autre maison à l'autre extrémité du village, et dans cette nouvelle demeure il vécut dans une entière quiétude, personne ne vint plus troubler ses paisibles travaux.

J'ai puisé cette histoire des fredaines d'un Esprit grincheux et mal intentionné dans la *Revue Constancia* qui se publie à *Buenos Aires* ; je l'ai traduite de l'espagnol. La *Revue Constancia* l'a empruntée à son tour au journal le *Rebus* que dirige M. Pelekhine et qui se publie en Russie.

Au sujet de cet invisible tracassier je hasarderai une observation. Plus d'un désincarné, après avoir quitté cette vie terrestre, conserve paraît-il les antipathies et les rancunes qu'il avait contre telle ou telle personne ; peut-être que ce soldat de haute taille qui apparut à Goulianowsky et à sa femme et qui leur rendit la vie si pénible, avait figuré dans le combat dont il a été fait mention au début de l'histoire.

Furieux d'avoir eu le dessous et d'avoir perdu la vie, son ressentiment a persisté au-delà de la tombe et il a voulu en faire sentir les effets à un de ses vainqueurs ou au compatriote de l'un de ses vainqueurs.

On m'a conté une histoire fort curieuse qui a quelque analogie avec celle-ci ; sous Napoléon I^er^, un officier français tua à Austerlitz, dans la mêlée, un officier autrichien.

Cet officier qui était veuf et presque sans fortune, laissa une orpheline en bas âge. L'officier français était riche et marié mais sans enfant et sans espoir d'en avoir. L'Autrichien aussitôt mort, se mit à troubler le sommeil de son vainqueur en lui apparaissant sous la forme d'un fantôme pâle et sanglant. Le malheureux officier français passait d'horribles nuits, son moral fut bientôt affecté, tellement affecté que ne sachant que faire pour chasser cette sinistre apparition il conta sa triste aventure à un ami en qui il avait confiance. Celui-ci lui conseilla d'interroger le fantôme pour savoir de lui pourquoi il s'acharnait ainsi et troublait ses nuits.

L'officier français suivit le conseil de son ami, et à la première apparition de l'Esprit, il lui demanda pourquoi il lui en voulait. Le fantôme lui répondit qu'il laissait une orpheline dont il était l'unique soutien, que par sa mort elle était condamnée à la misère. Il lui indiqua dans quel village autrichien elle était et lui dit qu'en le tuant loyalement dans le combat il avait fait le malheur de son enfant, mais que s'il consentait à l'élever il veillerait sur lui et le protégerait pendant tout le cours de sa vie, il cesserait de le tourmenter.

L'officier français lui promit, sur son honneur, de se charger de sa fille et d'assurer son avenir ; le fantôme alors étendit les mains sur sa tête en signe de bénédiction, puis il se fondit dans l'air.

L'officier français tint religieusement sa parole; il obtint un congé, se rendit en Autriche, conta l'histoire aux intéressés, prit la petite fille, l'emmena en France et pourvut à son entretien et à son éducation.

La petite Autrichienne répondit à ses soins, elle devint une aimable et charmante personne, pourvue de toutes sortes de talents et de bonnes qualités ; il l'adopta pour sa fille, n'ayant aucun héritier de son sang, la dota richement et lui trouva un excellent mari.

La fille adoptive ne fut pas ingrate, elle veilla avec une tendre sollicitude sur son bienfaiteur, et l'officier devenu veuf passa ses derniers jours dans la famille qu'il s'était donné et mourut chargé des marques d'amour filial les plus sincères et de bénédictions.

L'Autrichien qui avait, quoique invisible, veillé sur sa vie et assuré son bonheur lui avait aussi tenu parole.

J'abandonne mon historiette à la critique, on en croira ce qu'on voudra ; elle tend à prouver ceci, qu'on peut, par de bonnes actions, apaiser les mânes (expression des anciens) de ceux auxquels on a fait du tort sans le vouloir.

HORACE PELLETIER,
Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie,
à Condé, par les Montils (Loir-et-Cher).

SYSTÈME RELIGIEUX DU DUC DE NORMANDIE

Je tire de *La Légitimité* du 12 décembre 1886, le système religieux du du de Normandie ; ce journal dit « qu'il est cruel pour lui d'avoir à l'exposer »

Pasteur W. R. Tomlinson.

« Le prince fit imprimer les livres dont voici les titres : 1° La *Doctrine céleste* 1839; 2° *Partie préliminaire de la doctrine céleste*, 1839 ; 3° *Révélations sur les erreurs de l'ancien Testament*, 1840; 4° *Salomon le sage*, 1841.

Plus tard, en 1854, M. Grudu publia un poème intitulé ; *Les visions d'Esaïe* (sic) *et la nouvelle terre*, par Eliakim, Rotterdam, otto Petri (A. Baceleken), 1853.

Ce poème développe tout le système religieux du malheureux Louis XVI, dont M. de la Barre fut le croyant trop fidèle.

Dans la pensée de l'auteur, *Les visions d'Esaïe et La nouvelle terre* avaient pour but de rappeler la connaissance de l'Evangile primitif, les vérités divines qu'ont enseignées les prophètes des temps passés, et que Jésus-Christ et ses disciples après lui ont sanctionnées.

Ces vérités sont, suivant M. Grudu :

« 1° Que l'Eternel est un Dieu unique, et non pas un Dieu en trois personnes ;

« 2° Que toutes les âmes ont été créées au ciel avant la formation de cette terre, et que ce sont elles qui composent l'humanité, par leur habitation dans les corps nés de l'homme ici-bas ;

« 3° Que tous les hommes sont fils de Dieu, comme Jésus-Christ, par l'esprit et l'âme qui constitue leur être immortel, et fils de l'homme par le corps mortel qui retourne en terre ; tandis que leur personne spirituelle continue sa carrière terrestre dans d'autres corps humains, jusqu'à ce qu'elle ait accompli la volonté de Dieu sur ce globe ;

« 4° Que Jésus-Christ fait Seigneur de ce monde par l'Eternel son père céleste, il est notre frère aîné du ciel, d'où nous sommes descendus et où nous retournerons selon le mérite de nos œuvres, en remontant successivement dans tous les cieux, qui sont les demeures de notre père céleste, par où nous devons passer pour arriver au ciel ;

« 5° Que nous serons tous sauvés dans un temps donné de l'éternité ».

UNE DÉCLARATION CONSCIENCIEUSE

Je suis spiritualiste sincère et convaincu de la survivance de l'âme ou esprit. Bien que *le Livre des esprits* ait complété ma foi, mes croyances sont antérieures à la lecture de ce livre sublime.

Mes convictions ont pris leur origine dans ma conscience et par l'étude sérieuse de l'harmonie raisonnée des merveilles de la nature — au moral ; sur les conséqnences de nos qualités ou de nos défauts. — Je ne suis pas médium et n'ai jamais cherché à l'être.

Cependant, Monsieur, veuillez me permettre de vous faire le récit suivant : Il y a sept ou huit mois, sous l'empire d'un songe, je disais — ce qui m'arrive de dire assez souvent — Je pardonne mais je n'oublie pas ! au même

instant je fus réveillé subitement et contraint par une force inconnue à dire tout haut : L'oubli des défauts d'autrui est le meilleur gage du pardon qu'on accorde ! Je déclare sur l'honneur n'avoir jamais inventé ces mots qui condamnaient absolument mon verdict sur mon prochain.

Ce n'est pas un fait bien remarquable, j'en conviens ; il n'a d'autre valeur que la bonne foi de mon témoignage.

Veuillez agréer, Monsieur, mes plus respectueuses salutations.

E. MAITRE.

ÉTUDES PSYCHIQUES

PAR M. M.-F. FALCOMER, PROFESSEUR A L'INSTITUT TECHNIQUE D'ALEXANDRIE (ITALIE)

Mes occupations ne me permettent pas de détailler tous les phénomènes spirites que j'ai observés depuis sept années. Je devrais, en ce cas, écrire des volumes, ainsi que les professeurs Lombroso et Morselli l'attendent et le désirent de ma part ; mais hélas, mes moments libres sont comptés, je ne puis donc que relater, ci-après, quelques scènes de mes expériences personnelles que j'offre volontiers au public, d'autant plus que M. le professeur Lombroso les déclare très importantes.

En avril de l'année passée, ma femme, ma mère (médium), M. le professeur Stengoni, et un jeune garçon de 16 ans (médium), se trouvèrent placés autour d'une table carrée ; ils formaient la chaîne magnétique avec leurs mains.

Pour mieux observer ces quatres personnes, je me tins debout, près de la table, après avoir fermé la chambre à clef et éteint la lumière.

Aussitôt je sentis comme si une main légère effleurait mes cheveux en y laissant tomber quelque chose comme de la poudre, après quoi, par le moyen des coups typtologiques on nous demanda la lumière.

A l'instant elle fut faite ; nous nous trouvâmes tous couverts de farine ; le professeur Stangoni en avait la barbe toute blanche. Qui a donc pu s'amuser à un jeu pareil ? Outre les quatre personnes qui formaient la chaîne magnétique, et moi qui la contrôlais, il n'y avait être humain dans la pièce, ni même dans toute la maison.

Je demandai à la force invisible :

— Veux-tu nous dire ton nom ?

— Rosario Piso !

— A quelle époque es-tu mort ?

— Il y a cinquante ans.

— Où ?

— A Reggio Calabria.

— Quelle était ta profession ?

— J'étais meunier.

— Es-tu heureux ?

— Non, je souffre, car je vois toujours les blessures de mes victimes Adieu, je reviendrai ; priez pour moi.

Deux mois s'étaient écoulés, quand, un soir, nous nous trouvâmes encore réunis autour de la même table, dans la même chambre, de la même façon pour tenir une séance spirite. Personne ne songeait plus au pauvre meunier, quand son nom nous fut typtologiquement annoncé. Je lui adressai les mêmes demandes, il répondit exactement comme il l'avait fait deux mois auparavant. Je lui demandai s'il se rappelait de ce qu'il avait fait chez nous à la première séance. — « Parfaitement, je vous ai tous saupoudrés de farine ! »

— Quelle fut la cause de ta mort ?

— J'étais tombé, par une sombre nuit, dans la roue de mon moulin, j'en eus le crâne brisé.

— Souffres-tu encore ?

— Vos prières m'ont fait du bien. Je ne vois plus ceux que j'ai tués ; adieu, je reviendrai, priez toujours pour moi !

A sa troisième apparition, à distance de quelques mois, il nous avoua qu'il avait tué deux douaniers, que le temps de son expiation n'était pas écoulé ; il nous pria de continuer nos prières pour lui.

Ce qui est fort curieux, c'est que le même soir, dans une séance tenue dans une autre maison, chez un de mes amis, il avait annoncé qu'il devait se rendre chez Falcomer. En effet, il y vint.

Dans le mois de février passé, je me trouvai encore avec mes médiums, à une de nos séances habituelles. J'eus l'idée de demander à un esprit pourquoi mon fils était mort au moment de naître.

Réponse : l'enfant ne pouvait pas vivre sur la terre, il était destiné à de hautes régions.

— Qui me donne cette réponse ?

— Ta sœur Annita.

— Donne-moi une preuve que c'est toi qui me réponds.

— Vas prendre mon portrait et donne-lui un baiser.

— Ne peux-tu pas me donner une meilleure preuve de ton identité ?

— Sur la cheminée, dans la chambre de maman, tu trouveras une petite boîte ; elle contient ma tresse, donnes-lui un baiser.

Je trouvai la tresse à la place indiquée.

Une autre fois, nous étions encore réunis autour d'une table très pesante,

à quatre pieds. A peine mes médiums, toujours surveillés, eurent-ils placé leurs mains dessus, que la table se cabra sur deux pieds, elle piaffait comme un cheval fougueux et s'en alla s'appuyer au mur, vis-à-vis de nous. Ma mère ne put s'empêcher de demander pourquoi tout ce fracas. Elle eut pour réponse : « Je veux te briser la tête », et pour donner plus de force à sa parole, un grand couteau de table fut lancé à travers la chambre et effleura le bras de ma mère. Etait-ce là une vengeance d'outre-tombe? C'est un fait étrange que j'ai pu observer dans d'autres circonstances.

C'était à Rome, chez une dame douée d'une force médiumnimique extraordinaire. Un soir, sous mes yeux elle tomba en trance. Ses traits prirent l'expression de la terreur, elle tremblait convulsivement et jetait de hauts cris en implorant qu'on la sauvât.

Je fis de mon mieux pour la délivrer du sommeil magnétique, et ce ne fut qu'après de grands efforts que je pus réussir à la réveiller.

Je demandai aux esprits pourquoi cette dame avait tant crié et souffert, comme si elle avait eu à lutter contre un cauchemar ; voici la réponse qui me fut faite par les coups typtologiques :

Un esprit voulait exercer une terrible vengeance sur cette femme qu'il avait connue dans une existence antérieure, il avait résolu de l'étouffer et s'était engagé dans une lutte avec le médium.

Voici encore un autre phénomène des plus étonnants : c'était au mois de juillet de cette année. Mon ami, le professeur Masetti, ma mère, ma femme et le jeune homme de 16 ans, se trouvèrent encore réunis dans ma maison pour tenir une séance. Pour ne pas abandonner mon poste d'observateur, j'étais près de la table, tenant le professeur Masetti fortement serré dans mes bras. Le silence et une profonde obscurité nous entouraient. La chambre fermée à clef. La force intelligente nous demanda la lumière qui fut faite ; aussitôt un spectacle bien curieux se présenta alors à nos yeux. M. Masetti toujours serré contre ma poitrine avait sur sa tête une longue boîte en carton, avec un mouchoir plié dessus, à la mode des femmes siciliennes ; en outre, il avait un autre mouchoir ample sur les épaules, qui lui retombait sur le dos. Il avait été affublé de cet étrange costume sans s'en apercevoir et moi non plus, et pour ainsi dire, je me trouvais collé contre son dos.

J'ai observé de semblables et bien d'autres prodiges de ce genre, pendant sept ans soit à Rome, à Venise, à Pesaro, à Teramo, à Alexandrie, soit ailleurs encore, tout d'abord avec le sourire incrédule du matérialiste sur les lèvres, ensuite avec la profonde conviction du spirite.

Je ne suis ni un homme léger, ni un rêveur, ni un exalté. Ce n'est qu'un travail assidu qui m'a porté à la persuasion inébranlable que des phénomè-

nes pareils ne s'expliquent qu'avec la doctrine spirite, et spécialement par la force du corps astral (doublure du corps matériel) dont la constitution est l'objet de hautes études.

Il est constaté que le périsprit, ou corps astral, est formé de substances filamenteuses ; il passe de l'impondérabilité de l'air à la pondérabilité de la pierre, traversant l'éther aussi bien que le granit.

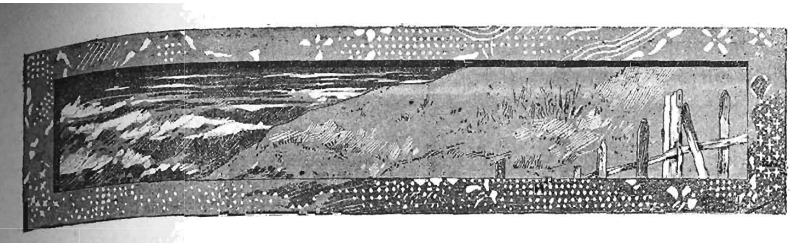
Non, il n'y a plus à douter, les possibilités dans la nature sont infinies, aussi le rapprochement des vivants et des trépassés n'est plus une hypothèse, mais une réalité.

La science expérimentale nous dit aujourd'hui : cela doit *être et c'est ainsi.*

Le grand œuvre de ce rapprochement peut être comparée au percement d'une haute montagne. Des sapeurs intelligents et actifs déchirent ses flancs, au-delà, et de notre côté, nous piochons avec ardeur et déjà les coups de hache des autres retentissent à nos oreilles. Des traits de lumière qui éclairent parfois notre ténébreux chemin nous permettent déjà de distinguer des mains, des têtes, des figures entières matérialisées, comme Katie King, John King, Abdulhah, etc., etc. Travaillons, travaillons sans relâche pour le bien de l'humanité, afin de l'aider dans ses progrès sur la terre comme autre part. Mazzini disait : « La terre est le lieu où l'homme prend son essor vers une existence plus élevée, voyageurs d'un jour, nous abandonnons la terre pour finir ailleurs notre éducation individuelle. »

Travaillons donc afin qu'il nous soit accordé de pouvoir soulever un coin du voile d'Isis, et qu'il nous soit permis de tendre nos mains à nos frères d'outre-tombe ! Massino d'Azzeglio qui avait étudié le spiritisme et qui était spirite, disait : « Il faut observer les faits et en déduire les conséquences logiques. »

M. T. Falcomer.



SÉANCE SPIRITE DANS UN PRESBYTÈRE

Je vais, chers lecteurs et chères lectrices, vous donner les résultats que j'ai obtenus dans une séance de typtologie, donnée le 19 février 1894, chez l'abbé A... E., curé de P... (Hérault), en présence de plusieurs jeunes gens. Ayant entretenu à diverses reprises cet honorable ecclésiastique des moyens que nous donne le spiritisme de nous rendre compte par l'expérience de l'existence de l'âme, de sa survivance et de son immortalité, il me témoigna le désir de lui donner une preuve. Il m'invita, ainsi que cinq jeunes gens de 18 à 20 ans, MM. Fulcrand Laval, Henri Combes, Noël Gaillac, Adolphe Jobis et Guiraud dit le Tapageur.

Je me rendis donc, vers les huit heures et demie du soir, au presbytère où ces messieurs étaient déjà réunis. Avant de commencer la séance, je leur donnai quelques explications sur l'expérience que j'allais faire, insistant sur les conditions nécessaires à ces manifestations.

Nous nous assîmes autour d'un guéridon à forme ovale, excepté l'abbé E..., qui, par crainte ou prudence, éloigné de ce meuble, suivait d'un air impassible l'expérience à laquelle nous allions nous livrer. Nous commençâmes par mettre nos mains à plat sur le guéridon, de façon à établir la chaîne.

Deux des jeunes gens, surpris sans doute par l'étrangeté de l'expérience à laquelle ils se livraient d'une façon légère, comme à un passe-temps frivole, riaient d'un rire inextinguible, ce à un tel point, que je fus obligé de les renvoyer de la chaîne, leur présence empêchant la production des phénomènes. Ils s'assirent à quelques pas dans des fauteuils; quant à l'abbé, il était toujours debout, immobile comme un sphinx, me regardant d'un air à la fois défiant et curieux, car il ne pensait pas que j'arrivasse à un bon résultat.

Au bout de quelques minutes, et après les évocations d'usage, aucune manifestation ne se produisant, j'adressai des prières à saint Joseph dont la fête avait lieu ce jour-là. La table ne bougeant pas, je redoublai mes prières. Au bout de quelques instants nous commençâmes à sentir dans nos mains un courant fluidique, et nous entendîmes de petits craquements sourds (*raps*), ce, dans l'intérieur du bois. Ce premier phénomène nous

annonçant la présence d'un Esprit, je le priai de soulever le guéridon, ce qui eut lieu, contre mon attente, *du côté* de M. Laval Fulcrand.

Demandant à l'Esprit s'il voulait bien me donner ses nom et prénoms, le meuble se souleva en frappant le parquet d'un coup sec, ce qui signifiait *oui*, d'après la convention établie entre nous. Puis, par une série de coups correspondant aux lettres de l'alphabet, l'Esprit dicta le nom de LAVAL et les prénoms de JOSEPH-LOUIS, qui étaient justement ceux du grand-père de l'un des expérimentateurs, chose que j'ignorais absolument, et qui étonna fort le jeune Laval Fulcrand.

Etant alors sûr de la présence de l'Esprit au milieu de nous, je voulus donner à l'abbé A. E... des preuves encore plus convaincantes. Demandant à l'Esprit de m'indiquer l'heure précise qui était à la montre de curé, le guéridon frappa dix coups, ce qui signifiait dix heures du soir; après une pause de quelques secondes, il frappa quarante coups, ce qui signifiait dix heures quarante minutes. M'adressant alors à l'abbé A. E..., je le priai de sortir sa montre, pour me donner l'heure marquée, ce qu'il fit en me disant : « onze heures moins vingt », heure correspondante donnée par l'Esprit.

Je demandai ensuite à l'Esprit de vouloir bien nous dire la somme qu'avait l'abbé sur lui. L'Esprit répondit « *Oui* » par un coup frappé. — « Vois-tu de l'or? » lui dis-je. « *Oui* », me fut-il répondu par le même procédé. — « Combien de louis? » L'Esprit me répondit « *Un* ». Le curé se fouilla et sortit de son porte-monnaie une pièce de 20 francs en or. Ebahissement de toute l'assistance ! !

Je terminai la séance en posant à l'Esprit la question suivante : « Ne vois-tu pas d'autre argent? » — Réponse : « *Oui* ». — « Où se trouve-t-il? » L'Esprit répond : « Dans le salon. » — « A quel endroit? » Réponse : « Dans le secrétaire. » — « Dans quel tiroir? » — « Dans le second tiroir de droite. » — « Veux-tu nous dire quelle somme il y a? » — « Réponse : « *Oui.* » — « Combien de francs? ». L'Esprit frappa un coup. — « Combien de sous? ». Treize coups furent frappés, ce qui voulait dire qu'il y avait un franc treize sous, et il nous ajouta que cette somme était enveloppée dans un papier.

L'abbé ouvrit le tiroir indiqué et constata l'exactitude du dire de l'Esprit. La somme se trouvait dans une quittance d'abonnement.

Nous nous retirâmes de cette séance, emportant tous des preuves matérielles, tangibles, de la communication des Esprits des désincarnés avec les vivants.

Nous faisons des vœux, du fond de l'âme, pour la diffusion des bonnes idées spirites et magnétiques, parmi les incrédules et les sceptiques ; ces belles sciences nous aident à soulever un coin du voile de l'invisible.

Dr Gaston des Rioux de Messimy.

FRAGMENTS DE VÉRITÉS OCCULTES

Voir la *Revue* de janvier 1895.

Maintenant, sans aller plus loin, ceci suffit pour répondre à l'exemple d'écriture automatique par M. Ferry. Il en résulte que l'écriture mécanique peut se produire sans agence d'esprit désincarné, et par conséquent, l'expérience en pareil cas ne prouve rien. Mais nous irons plus loin et nous tâcherons d'expliquer l'histoire russe par ce que quelques-uns de nos lecteurs ne manqueront pas de nommer *l'hypothèse* occulte.

Quelle était l'intelligence se manifestant par la main de l'enfant médium? — Le Diable? — comme le prétendaient les prêtres de l'Eglise grecque; un Esprit trompeur? — comme le penseraient peut-être quelques spirites; les élémentaires, comme quelques lecteurs de littérature occulte pourraient le supposer.

Non, rien de tout cela; c'était le cinquième principe du médium, son âme animale ou physique, une partie du Protée Universel, et il agissait de la même manière que l'âme d'un voyant, pendant que le corps est endormi. — L'officier qui vint à F... et possédait une miniature de sa tante, avait eu des relations avec la famille du médium quelques années plus tôt. Le médium avait vu le portrait, lorsqu'elle n'était qu'un petit enfant et l'avait totalement oublié. Elle avait aussi joué avec des affaires ayant appartenu à Madame — et qu'elle avait données à son neveu.

Le moi intérieur du jeune médium conserva exactement dans sa mémoire tout ce qu'elle voyait et entendait dans la *lumière astrale* ou dans *l'âme des choses*, tout en jouant avec la mignature et d'autres objets. Plus tard, après plusieurs années passées, grâce à une excitation de la mémoire, le jeune médium se mit inconsciemment à reproduire ces images. Peu à peu le moi intérieur, ou cinquième principe, fut attiré dans le courant de ces associations personnelles ou individuelles, et des émanations de Madame — et une fois l'impulsion médiumistique donnée — bon voyage — rien ne pouvait en entraver la marche. Les faits observés exactement par *l'âme volante* furent inextricablement mêlés avec des faits imaginaires, produits dans l'imagination du médium, par l'instruction qu'elle avait reçue de ses maîtres, et de là les récits concernant le Ciel et la Sainte Vierge (1).

(1) *N. D. L. R.* — Ce n'est ni clair, ni logique, ce sont de simples explications ou suppositions; nous engageons nos lecteurs à lire attentivement les *Fragments de vérités occultes*, à les commenter, à les soumettre au critérium de la raison et d'une judicieuse critique, afin d'en pouvoir parler en connaissance de cause. Il ne faut pas rejeter en bloc, mais savoir faire le tri, en esprits libres.

Les expériences dont parle M. Ferry, en fait d'écriture automatique et concernant son esprit guide, qui communique mentalement avec lui et a été vu par des voyants et des voyantes, s'expliqueraient probablement de la même manière. L'identité de la doctrine enseignée par cet Esprit avec la conviction de M. Ferry est une importante indication qu'il n'est qu'une émanation de sa propre intelligence, tandis que le fait qu'il a été vu par des voyants et des voyantes ne peut pas être admis comme preuve de son existence objective. Les images existant dans la lumière astrale ont toutes les apparences de la réalité pour ceux qui peuvent les voir, à preuve que l'apparence de Madame — pour notre médium à F... — était tout aussi réelle que celle d'un des Esprits qui se matérialisaient dans le cabinet des frères Eddy d'Amérique, tandis qu'à l'autre bout de l'Europe la dame dont il s'agit s'occupait simplement de son ouvrage.

C'est la difficulté inhérente à la distinction à faire entre les créations de l'intelligence du voyant et les phénomènes spirituels extérieurs (1), qui est cause des erreurs auxquelles sont sujets des observateurs non initiés, lorsque leur médiumnité leur permet de pénétrer dans le monde spirituel et de percevoir les merveilles, qui semblables à une atmosphère entourent notre planète. Les visions de tout voyant non initié furent toujours défectueuses et ni Socrate, ni Swedenborg, ni aucun autre ne firent jamais exception à cette règle. Mais quelles que furent les difficultés que rencontrèrent les voyants non initiés anciens, elles furent loin d'égaler les influences artificielles et trompeuses qui agissent sur le médium actuel. Un grand nombre de conceptions arbitraires occupent son intelligence, au départ, et chaque observation est dénaturée de façon à lui faire corroborer une théorie préconçue ; toute image présentée à ses sens intérieurs, est dénaturée conformément à l'imagination du médium et aux nécessités d'une foi préconçue.

Le spirite peut bien croire qu'il cherche la vérité, mais s'il est médium, les créations de sa conviction le fascinent et un courant d'induction l'emporte dans un monde peuplé de ses propres créations imaginaires. Leur apparente réalité confirme les conjectures dont elles émanent et toute proposition de faire subir un nouvel examen aux résultats obtenus, sonne comme un blasphème aux oreilles de leurs croyants dévoués.

(1) Dans une partie future des « Fragments », on parlera des quelques cas exceptionnels où de véritables esprits se sont communiqués, car il est nécessaire de n'avancer qu'avec la plus grande attention, et la plus grande précaution, pour éviter tout mal entendu. Avant de rebâtir une maison, il nous faut démolir l'ancienne construction. Nous savons que nous déplaisons à beaucoup, qu'on ne nous saura aucun gré. Les spirites ayant insisté pour avoir notre opinion, on doit nous laisser procéder systématiquement.

L'étudiant de la philosophie occulte, trouve une beauté plus grandiose à l'instruction positive des adeptes illuminés par la vérité absolue ; il la préfère de beaucoup aux saisissantes surprises de la médiumnité. — La médiumnité peut offrir des surprises inattendues, — absolument comme l'éclair illuminant un paysage ; au contraire la science des adeptes illumine le paysage avec la clarté du soleil. Certainement, les spirites qui dépassent de si haut, en intelligence, les aveugles matérialistes de leur génération — entendant qu'il y a un paysage à éclairer — ne préféreront pas les fugitives lueurs dues à la médiumnité, mais accepteront l'aide de cette plus noble lumière due au génie et aux travaux des sages occultistes de l'Orient, destinée aux intellectuels, aptes par leur intuition spirituelle à en apprécier la sublimité et avoir confiance dans leurs guides.

CHAPITRE III

Notre frère M. Ferry revient à la charge. Il n'est pas du tout satisfait de nos explications ; il continue à admettre les *théories* des spirites et rejette les *faits* offerts par les occultistes.

Mais, très probablement, il dira que ceci est une pétition de principe, et qu'il ne voit pas pourquoi les doctrines des occultistes doivent être considérés comme des *faits*, de préférence à celles des spirites.

Prenons un exemple. Supposons une certaine quantité de gens allant voir une représentation de prestidigitation ; une quantité de merveilles sont exhibées; les plus intelligents des spectateurs ne tardent pas à en essayer l'explication ; chaque soir la même représentation est variée dans ses détails. Les plus intelligents des spectateurs y retournent sans cesse pour tâcher de découvrir la cause de ces merveilles. A la fin ils parviennent à composer une théorie qui leur paraît rationnelle, et les acteurs, à qui ils s'adressent, confirment en grande partie leurs suppositions. Là-dessus ils se sentent convaincus que leurs vues sont correctes et ils acceptent leurs théories comme étant des faits.

Mais, il n'en est pas moins vrai que, malgré cela, ils restent devant la scène, ils n'ont jamais été derrière le rideau ; ils n'ont jamais vu *comment* ces merveilles sont produites, et en définitive leurs soi-disants *faits* ne sont que des théories.

Mais alors, il arrive que quelques-uns des spectateurs font connaissance avec des gens qui ont l'habitude d'aller derrière les coulisses, qui ont examiné tout l'appareil, qui peuvent faire exécuter par les acteurs telle expérience qui leur plaira, et qui, avec ledit appareil, peuvent même exécuter de plus grandes merveilles ; ces personnes disent aux spectateurs.

que leurs théories sont absolument fausses et expliquent les faits tout autrement.

Telle est précisément la position relative des spirites et des occultistes. Il est bien entendu que ce dernier mot ne désigne pas les disciples laïques, éditeurs de ces notes, mais leurs instructeurs et leurs maîtres, *les frères* (1).

Peut-être, M. Ferry nous dira-t-il : « Comment puis-je *savoir* que *ces frères*, dont vous nous parlez, *peuvent* réellement aller derrière les coulisses? vous le *déclarez*, mais où en est la preuve ? »

En premier lieu, il est évident, et tout un chacun peut en faire l'expérience, que tous ceux qui veulent se soumettre à la règle (indiquée page 22 et suivantes dans la brochure « Hints on Esoteric Theosophie » n° 1, 2e édition), peuvent acquérir la certitude que les *frères* possèdent ce pouvoir et que tout investigateur peut ainsi obtenir les preuves dont il a besoin.

Puis ensuite nous pouvons mettre à la disposition de notre correspondant quelques preuves qui, si elles ne sont pas absolument concluantes, comportent néanmoins un très grand degré de probabilité. Nous l'engageons à lire attentivement tous les faits ayant rapport à la transmission, par moyens occultes, de certaines lettres à bord du vapeur Vega (lorsqu'il était à 500 milles en mer), et à la réception de ces lettres à Bombay et à Calcutta. La relation de ces faits, dans les nos 8 et 9 de *Psychic Notes*, dans le dernier chapitre de la 2e édition de *Occult World*, par M. Sinnet ; mais la relation la plus complète est celle qui est contenue dans le « Post Scriptum » de la 2e édition de *Hints on Esoteric Theosophy*, n° 1.

Cette lecture lui fera voir que nous avons engagé les *frères*, dans leur propre intérêt, à se mettre en rapport avec les Esprits de M. Eglinton, qu'ils y ont consenti ; ce médium n'ajoutait aucune foi à l'existence des *frères* et pendant qu'il était entrancé, ces Esprits parlant de vive voix, reconnaissaient leur existence ; ils parlèrent de l'un des *frères*, en le désignant par un nom inconnu à M. Eglinton, et annoncèrent leur intention d'exécuter quelques phénomènes sous la supervision des *frères*.

Il verra aussi, que l'un d'eux, visita M. Eglinton pendant que le vapeur était en mer ; il le convainquit absolument de l'existence et des pouvoirs nes *frères*.

Maintenant, quoique nous ne disions pas que ces incidents soient des preuves sans réplique, et que les *frères puissent* aller derrière les coulisses,

(1) *N. D. L. R.* — Nous avons beau faire nos efforts pour éclairer notre lanterne, elle reste sombre ; nous demandons un vrai coup de soleil.

nous demanderons cependant à M. Ferry, s'il ne s'agit pas ici d'une très grande probabilité ?

Ce que *nous savons*, c'est que les *frères* ont le pouvoir de commander d'une façon absolue à tous les élémentals et aux élémentaires, à qui (à quelques exceptions près) sont dus les phénomènes objectifs (non l'œuvre inconsciente ou consciente du médium) qui ont lieu aux séances. C'est la possession et la démonstration de ce pouvoir qui nous fait admettre cette assertion qu'ils peuvent aller derrière les coulisses, qu'ils savent ce qui s'y passe; c'est pour cette raison que nous considérons ce qu'ils nous disent comme des *faits acquis*.

Si maintenant notre correspondant n'a pas d'aussi bonnes raisons pour croire (et elles ne lui manqueront pas s'il les veut sérieusement), il nous reste à lui dire que sous peu une preuve encore plus convaincante sera donnée aux spirites. En fin de compte nous voudrions demander à notre frère de peser les circonstances, et de nous dire s'il ne s'ensuit pas que les *frères* en savent plus sur les soi-disant Esprits et peuvent agir avec eux plus sûrement qu'aucun spirite ou médium.

Maintenant nous donnons la parole à M. Ferry.

« 1° J'ai lu attentivement l'article publié au mois de mars, en réponse à ma seconde lettre; après avoir pesé avec calme ces théories, je suis forcé d'avouer qu'elles ne m'ont pas convaincu de leur supériorité sur celles de la philosophie spirite. D'autre personnes seront peut-être d'un avis différent, mais quant à moi les preuves que j'ai reçues de ces faits sont si variées et si nombreuses, que les explications qu'on m'en donne peuvent tout au plus ébranler ma confiance dans ces quelques cas particuliers sans pour cela altérer ma conviction intime.

2° « Probablement, en lisant ceci, vous direz qu'il ne s'agit pas de *faits* mais bien d'*effets illusoires*. Mais comment devons-nous nous y prendre pour distinguer le réel du non-réel, nous qui ne sommes que des mortels ordinaires ? Dans quel but nos facultés raisonnables nous ont-elles été données, si ce n'est pour obtenir des connaissances par leur usage et pour en déduire la sagesse ? L'homme qui n'examine tous les phénomènes qu'avec ses sens physiques voit ses connaissances bornées aux choses de la terre; mais le philosophe spiritualiste, grâce à ses propres perceptions ou à celles d'un autre plus lucide que lui-même, observe quantité de phénomènes que la science matérialiste n'admet pas.

« De plus il perçoit la supériorité de l'esprit et considère toutes choses (autant que les circonstances matérielles le permettent) dans leur aspect spirituel. Mais malgré tout, la raison est la pierre de touche de ses expériences tant qu'il est incarné.

« Il n'est pas d'autre base sur laquelle il puisse s'appuyer.

3° « J'admets l'intuition. C'est ainsi que de grandes vérités sont perçues mentalement, mais il est bien rare qu'elles soient en contradiction avec la raison individuelle. Sans doute, dans l'état spirituel, l'intuition sera supérieure à la raison, mais dans notre sphère matérielle la raison est la base de notre science.

4° « Vous dites que « l'esprit de l'homme qui entre en relation directe et consciente avec le monde des esprits acquiert la science véritable ». Cela je l'admets, et c'est de là que dérive ma science. J'ai, par l'action magnétique, dégagé l'esprit d'hommes et de femmes que j'ai mis en rapport avec le monde des esprits.

« J'ai comparé leurs descriptions : elles s'accordaient entre elles. Tous m'ont décrit des sphères ou des mondes plus beaux que celui que nous habitons. Des êtres à formes humaines, plus élevés en intelligence sur l'échelle des progrès, vous se disant être des hommes et des femmes qui avaient vécu sur la terre, se montrèrent à mes sujets avec les formes adaptées à leur existence plus raffinée. Quelques-unes de ces intelligences, causant avec mes sujets, ont énoncé des sentiments admirables de la plus haute moralité ; elles enseignaient des principes de philosophie très en harmonie, intuitivement acceptables et formant un accord parfait entre les parties d'un tout.

5° « Il est peut-être utile de rappeler ici l'explication partielle donnée par analogie dans les derniers « Fragments ». Mais cette analogie n'est pas entière, parce que, dans un des cas, il n'existe pas de base psychométrique tandis que dans l'autre, c'est le contraire qui a lieu. Je sais bien qu'il est fort difficile de faire une distinction entre la psychométrie et la clairvoyance' mais avec de l'attention et un instrument lucide on y arrive.

« Je sais aussi qu'il est très difficile et peut-être impossible de démontrer à d'autres l'entité distincte et l'existence objective de mon esprit-guide, mais il est bien plus naturel pour moi, que l'intelligence qui presque journellement me prouve son indépendance spirituelle en énonçant des opinions absolument contraires à celles que j'ai préconçues, que cette intelligence, disons-nous, est vraiment ce qu'elle prétend être et non pas une partie de moi-même cherchant à tromper l'autre.

« De bien fortes épreuves seraient nécessaires pour me convaincre (ou cette partie qui parle maintenant) que je possède deux consciences intelligentes tellement distinctes qu'elles ignorent leurs rapports.

6° « Voici, d'ailleurs, encore un ou deux cas de ce qui me paraît être des communications spirituelles prises au hasard dans la grande quantité que ma mémoire me représente.

« Il y a de cela dix-neuf ans, je commençais à peine les recherches auxquelles je me livrais avec une personne intelligente, mais peu instruite, plus étrangère que moi à l'objet de nos recherches, lorsque, soudain, une force invisible s'empara de sa main et écrivit quelques mots d'encouragement pour nous.

« Nous causions de ce qui venait d'arriver, quand, de nouveau, sa main fut élevée au-dessus de la table, tournée avec une grande vélocité et, descendant sur le papier, écrivit d'une écriture fermement accentuée et absolument différente de son écriture habituelle, ne ressemblant à aucune de celles qu'il connaissait, les mots suivants : « Vous le voyez, nous disposons absolument de votre main. Soumettez-nous ainsi votre cœur, et vous serez plus près de Dieu. »

« Personne ne fut plus surpris que celui qui venait de voir écrire ces paroles, et lorsqu'à nos questions cette intelligence répondit qu'elle faisait partie d'une réunion d'esprits travaillant au progrès spirituel de l'humanité, certes toutes les probabilités étaient en faveur de cette assertion. Pendant l'espace de neuf mois, nous fûmes en rapport avec ces esprits, et toutes les circonstances vinrent confirmer notre opinion. Ils répondirent à nos questions, expliquèrent nos difficultés et nous donnèrent des instructions morales et philosophiques que notre raison acceptait, mais qui souvent étaient neuves comme expériences.

« Est-ce là la manière d'agir de vagabonds astrals ou des *Kama Rupa?* Je viens de parcourir de nouveau le manuscrit original ; il n'y a pas la moindre contradiction, cela malgré l'expérience et le développement spirituel acquis durant les vingt dernières années.

7° « Voici un autre exemple :

Il y a trois ans, une amie très chère quittait cette existence. De longues années avant son décès, sa nature spirituelle avait acquis la prépondérance sur sa nature animale, et, d'après la théorie occulte, son Ego spirituel avait dû passer dans le monde des effets, d'où toute communication avec notre monde est impossible.

« Quelques jours après sa mort, une dame qui l'avait connue fort peu vint me dire qu'à un moment où elle se trouvait dans un état parfaitement normal, mon amie lui était apparue sous une brillante forme humaine pour la charger d'un message qui me fut textuellement transmis.

« Le ton, les mots et les sentiments de ce message étaient bien d'elle ; ils avaient, de plus, une signification cachée que moi seul je pouvais comprendre.

« Après quelques mois, la même forme apparut à une autre voyante qui ne la connaissait pas. Elle me fit rappeler, par des cymbales, une circonstance

touchante du passé. Une année après, j'étais à la campagne, où je magnétisais une sensitive pour l'aider à se développer. Cette dame n'avait pas connu mon amie et ne lui ressemblait pas le moins du monde.

« L'ayant magnétisée, j'étais assis tranquilement et ne m'attendais à aucun phénomène, lorsque, tout à coup, je vis que son teint changeait et de brun devenait clair ; que le contour de son visage changeait graduellement ; son nez devint plus aquilin, ses lèvres devinrent plus minces, et en dix minutes la transformation fut complète. Les cheveux seuls ne changèrent pas de couleur ; mais sauf ce détail, j'avais devant moi la figure de mon amie décédée. Ce n'était pas une hallucination, car il y avait, outre moi, encore un autre témoin qui observait curieusement le phénomène, mais qui ne pouvait juger de la ressemblance, n'ayant pas connu mon amie.

« Le fait se renouvelant, fut constaté par trois témoins, dont l'un, en réponse à une question que je lui posai, nomma immédiatement mon amie décédée.

« De tels faits semblent contredire la théorie occulte et veulent des explications philosophiques à ce point de vue.

8° « Les occultistes considèrent leur position comme inattaquable. Leurs arguments sont plus philosophiques que ceux d'autres adversaires qui les ont précédés ; mais de nos jours, l'homme demande des preuves vérifiables par ses sens.

« Souvent, ceux qui doutent sont assez déraisonnables pour demander des preuves de la théorie qu'ils attaquent ; mais si, sous ce rapport, ils ont tort, l'homme qui cherche la vérité est parfaitement en droit de dire : « Montrez-moi comment je puis obtenir la preuve de ce que vous affirmez. » Il doit compter qu'on lui présentera des expériences concluantes et pratiques, et si la preuve demandée ne peut être obtenue qu'en renonçant au monde, qu'en brisant tous les liens, toutes les affections, toutes les reponsabilités, à quoi cette preuve servira-t-elle à l'humanité ? Peut-être que, parmi un million d'individus un seul voudra l'acquérir. Mais quelle foi lui accorderont les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf autres personnes ?

9° « Vous dites : « Le sentiment de l'individualité de l'esprit ne peut exis- « ter que lorsqu'il est combiné avec la matière. » Cela paraît très probable, mais n'est pas très démontrable, et je suppose que les corps des formes spirituelles, distingués par les voyants, sont matériels, mais d'une matière très raréfiée.

« Dans notre monde actuel, l'atmosphère est pleine de particules matérielles invisibles pour nous,

10° « Votre assertion que, depuis Socrate jusqu'à nos jours, *aucun*

voyant n'a été initié et n'a jamais vu d'une manière entièrement correcte, ne peut guère être contredite ; mais il s'agit de savoir si l'*initié* ne peut se tromper aussi. Comment est-il assuré contre toute illusion ? Les formules actuelles de l'occultisme ne sont-elles pas la base sur laquelle il s'appuie ? Ne les présente-t-on pas *comme des faits* aux novices, et n'avons-nous pas vu, dans le passé comme aujourd'hui, que, à l'exception des faits physiques, la base dont on part a une influence déterminée sur les connaissances que l'on accumule ?

11° « Vous avez mal compris ma dernière lettre en me faisant dire : *Je sais que j'ai raison.* J'ai seulement dit que notre savoir étant basé sur l'expérience et mes expériences confirmant ma théorie, comme les vôtres confirment le contraire, *je pourrais avec autant de raison dire que je sais.* Il est très possible que vous ayez beaucoup plus d'expérience que moi ; mais tant que le terrain sur lequel je me trouve offre toutes les apparences de la solidité, une simple assertion n'est pas suffisante pour me convaincre que ce terrain est un marais.

« De tous côtés l'erreur nous assiège ; ce n'est donc que sur des preuves positives que je puis changer de conviction.

12° « Il y a au moins un spiritualiste qui acceptera avec plaisir l'aide des « *sages occultistes de l'Orient* » pour obtenir de meilleures notions sur la vie future : mais comme il n'a jamais accepté, dans le passé, comme vérité absolue le simple dire soit d'un homme, soit d'un esprit, je ne pourrai non plus, dans l'avenir (à moins d'un changement imprévu dans ma manière de voir), accepter comme vérité ce qui est contraire à mes expériences ; il faut que ma raison et mon intuition puissent changer ma conviction (1).

« Fraternellement votre, etc. » W.-H. TERRY.

ESPRITS ANIMAUX

Expérience remarquable racontée par E. C. GETSINGER.

Dans un des derniers numéros du « Progressive Thinker » (colonne des questions et réponses) Harry A. Gooby demande : Les animaux ont-ils un esprit ? M. Tuttle répond en citant un ouvrage traitant de la science psy-

(1) *N. D. L. R.* — C'était la seule réponse à faire : elle est logique, conforme au bon sens et éminemment spirite. Nous lui en faisons nos compliments.

(*A suivre*).

chique, d'où il conclut que les animaux sont anéantis par la mort, qu'il n'ont pas un esprit individualisé.

Je soutiens que les animaux sont quelque chose de plus que le simple produit du végétal chair ou de l'âme végétative d'Aristote, qu'ils ont un esprit et que cet esprit existe comme entité; que les simples agrégations protoplasmiques, telles que les mollusques, etc., qui n'ont pas absorbé plus d'éther ou d'esprit que la quantité normale que possèdent les molécules de matière qui les constituent, n'ont pas un esprit entité (spirit entity), parce que, l'entité-esprit est cette énergie que la masse a absorbée, qui est supérieure à celle que possède la matière chimique.

Cette augmentation se manifeste par la somme d'activité.

L'âme est une chose différente; c'est l'expérience enregistrée sur les lignes d'énergie (recorded on the lines of energy) commençant au centre ou sensarium autour du corps.

Pour démontrer que les animaux ont un esprit, que ce n'est ni une chimère, ni un rêve, je dirai que j'ai étudié les matérialisations et j'ai trouvé qu'elles ont deux phases distinctives.

Un soir, je fus mis en contact avec un élément très matériel; une personne avait possédé un chien favori, du nom de Rito. L'esprit de ce chien se présentant à une séance à laquelle j'assistais avec son maître, reniffla, lui donna sa patte et répondit à son nom.

Un autre chien se matérialisa et nous fûmes surpris par le spectacle d'un combat de chiens à la séance. Le médium nous recommanda de ne pas bouger, de les laisser faire et ils se culbutèrent pendant cinq minutes, en renversant les chaises, en grondant et en reniflant comme des chiens réels.

Ils disparurent après avoir été séparés par le « Control », en aboyant faiblement.

Il n'y avait pas de chiens à la séance, et je puis jurer que nous n'étions pas hallucinés et que ce n'était point un rêve.

Ces fantômes-chiens peuvent-ils être attirés par un désir psychique?

Le médium est âgé, il a 35 ans d'expériences; j'ai assisté à 50 de ses séances, soit qu'il fût lié ou libre, avec ou sans cabinet, et je réponds de son honorabilité.

22 septembre 1894.

E.-C. Getsinger,
160, Monroe St. Détroit, Mich.



BIBLIOGRAPHIE [1]

Nous venons, un peu tardivement, acquitter notre dette de critique envers un ouvrage qui mérite toutes les sympathies du public spirite, et par les services que l'auteur n'a cessé de rendre depuis plus de quarante ans à la cause qui nous est chère.

M. Durand (de Gros) a, le premier, introduit l'hypnotisme en France dès l'année 1853. Proscrit du coup d'État et par suite dans la nécessité de cacher son identité pour pouvoir circuler dans l'Empire français, sous le nom de *Philips* il se rendit d'Angleterre en Algérie, où son père, également victime des événements politiques, se trouvait détenu. Son fils avait résolu, au péril de sa propre liberté, d'aller arracher le vieillard à ses chaînes. Ces détails nous sont révélés par le Larousse, qui consacre une longue notice biographique à l'auteur (voir 2e *supplément* au *Grand dictionnaire universel du* XIXe *siècle* par P. Larousse). C'est pour faciliter son entreprise de dévouement filial, que le jeune Durand s'était fait conférencier sur l' « électro-biologie » — tel était alors le nom sous lequel l'hypnotisme était principalement connu en Angleterre et en Amérique.

Ces conférences, commencées à Bruxelles, continuées à Alger, et puis, successivement poursuivies à Marseille et à Genève, amenaient, deux ans plus tard, la publication, chez J.-B. Baillière, le libraire de l'Académie de médecine, d'un gros volume sous ce titre singulièrement suggestif : *Electro-dynamisme vital, ou les relations de l'esprit et de la matière, démontrées par des expériences extrêmement nouvelles et par l'histoire raisonnée du système nerveux.* 1 vol. in-8°, Paris 1855, J.-B. Baillière, éditeur.

L'ouvrage fit sensation dans le monde médical, mais il avait le tort de devancer son heure ; les esprits n'étaient pas encore assez mûrs pour qu'il pût trouver un jugement équitable, soit dans la presse, soit dans le public. La plupart des journaux de médecine, l'*Union médicale* en première ligne, virent qu'un thème à plaisanteries faciles dans l'exposé des faits de suggestion, qui étaient alors une chose absolument inouïe. Cependant, tous

(1) *Le Merveilleux scientifique*, par J.-P. Durand (de Gros) 1 vol. in-8°. Paris 1894. 6 fr.

s'accordèrent à dire que le livre témoignait de beaucoup de savoir et d'un talent d'exposition peu ordinaire. Louis Figuier, qui n'avait pas encore trouvé son chemin de Damas, et qui persécutait avec le plus grand zèle le Merveilleux et ses adeptes, ayant dans son feuilleton scientifique du journal la *Presse*, dirigé des insinuations blessantes contre le livre et l'écrivain, fut relevé sévèrement dans un long article de la *Gazette médicale de Paris* consacré à rendre compte de l'*Electrodynamisme vital*. On y lisait cette honorable déclaration en faveur de Durand (de Gros) et de son œuvre, signée d'un critique médical autorisé, *Louis Peïsse*, mort, membre de l'Académie de médecine et membre de l'Institut : « Le livre et l'auteur, disait-il, sont également et hautement respectables, au point de vue de la science, et à celui de la moralité. »

En 1859, trois jeunes médecins des hôpitaux de Paris ayant tenté, d'abord avec un éclatant succès, mais bientôt suivi d'une catastrophe, l'entreprise qui, vingt ans après devait si bien réussir à Charcot, celle de s'approprier la découverte de l'hypnotisme et de le réhabiliter par ce moyen aux yeux de la science officielle, Durand courut à la rescousse ; mais il trouva le trio Azam, Broix et Frollin, complètement démoralisé, et se vit réduit à faire campagne sans eux, à ses seuls risques et périls.

Après avoir donné une série de conférences au cercle de la Presse scientifique, il en rédigea et publia le texte en un volume sous ce titre : *Cours théorique et pratique de braidisme ou hypnotisme nerveux, considéré dans ses rapports avec la psychologie, la physiologie et la pathologie et dans ses applications à la médecine, à la chirurgie, à la physiologie expérimentale, à la médecine légale et à l'éducation*. 1 vol. in-8° Paris 1860, J.-B. Baillière, éditeur.

Le professeur Liégeois, de Nancy, après avoir transcrit ce long titre *in extenso*, dans son célèbre ouvrage *De la Suggestion et du somnambulisme*, résume son appréciation dans cette phrase : « Le titre peut paraître ambitieux, dit-il, mais nous croyons, quant à nous, que le livre tient pleinement la promesse de l'auteur. »

C'est aussi ce que nous croyons pour notre humble part.

Le Dr Durand poursuivit son œuvre de propagande en s'adressant exclusivement aux hommes de la science, sur le compte desquels il devait nourrir des illusions dont l'expérience l'aura probablement guéri. Il porta ses doctrines à la barre de la Société médico-physiologique, dont il devint membre, et de l'Académie de médecine. Cette dernière ne dédaigna pas de lui consacrer une entière séance pour le faire exécuter — c'était du moins ce qu'elle espérait — par une de ses meilleures lames, le Dr Chauffard. Mais celui-ci eut amèrement à regretter de s'être attaqué à un adversaire qu'il apprit à connaître à la riposte. *La Philosophie physiologique et médicale à*

l'Académie de médecine (broch. in-8°, Paris 1868) fut une réplique superbe au réquisitoire cauteleux et perfide du pieux Chauffard.

M. Durand avait publié, deux ans auparavant, un gros volume intitulé *Essais de physiologie philosophique* (1 vol. in-8° Paris 1866). Le Dr Cerise, à l'Académie et le Dr Lélut, à l'Académie des sciences morales, en firent le plus grand éloge. Le *Dictionnaire* de Larousse en donne également une analyse très favorable.

Dans ses nombreux ouvrages, M. Durand (de Gros) mettant de côté toute fausse honte et toute prudence lâche, a affirmé ses croyances à une autre vie et à tout un monde occulte.

Mais c'est surtout dans son dernier écrit, le *Merveilleux scientifique*, qu'il apporte à la doctrine spirite un renfort qui n'est pas moins vigoureux que courageux. Qu'on lise avec une attention particulière depuis la page 58 jusqu'à la page67 : il ne s'était pas encore produit une argumentation de cette force-là, une démonstration aussi victorieuse des vérités que nous défendons dans cette *Revue*.

Le *Merveilleux scientifique*, est d'ailleurs intéressant et instructif d'un bout à l'autre ; écrit d'un style alerte et bon enfant, il se fait lire avec plaisir et sans fatigue.

L'auteur partage le domaine du Merveilleux, en trois régions, selon lui profondément distinctes : 1° le mesmérisme fondé sur l'hypothèse d'un pouvoir rayonnant universellement répandu, qui permet à la volonté, ou plutôt à la pensée, d'exercer une action directe sur les êtres vivants et la matière inerte du dehors, sans l'aide des organes, et fait que nous pouvons sentir et percevoir fidèlement les phénomènes psychiques et physiques du monde extérieur, par un *modus operandi* jusqu'ici inconnu, mais auquel les organes corporels des sens restent étrangers;

2° Le braidisme fondé sur la fascination sensorielle, dont Braid a fait la découverte ;

3° Le fario-grimisme qui considère les phénomènes et les procédés de la suggestion exprimée, dont la révélation est due, pour une part égale, à l'Indo-Portugais Faria et à l'Anglo-Américain Grimes.

La critique s'est accordée à faire cette remarque que le nouveau livre de M. Durand laisse apercevoir tout du long entre les lignes un plaidoyer *pro-domo sua*. Mais si l'auteur s'attarde un peu trop par moments dans ses revendications, on est disposé à le lui pardonner, quand il vous découvre l'audace impudente de ses plagiaires de l'hypnotisme charcotien, et qu'il vous prouve clairement que des savants du plus grand renom n'ont pas dédaigné semblables au geai da la fable, de se parer de ses plumes.

Ce qui fait que nous devons voir dans M. Durand (de Gros), l'un des plus

précieux et des plus sympathiques appuis de la cause spirite, c'est en outre de la valeur de ses travaux spéciaux, la considération dont il jouit et comme homme et comme savant.

Il compte parmi nos novateurs les plus originaux en métaphysique, en anthropologie, en physiologie, en histoire naturelle. Sa situation scientifique est telle que l'Académie des sciences, malgré les préventions farouches de l'illustre corps contre tout ce qui sent les arts occultes, n'a pas cru pouvoir s'empêcher de lui accorder le prix Lallemand, en 1892, pour ses travaux et ses découvertes en physiologie nerveuse, dont le rapporteur, feu Brown-Séquard, a fait ressortir la grande valeur.

Enfin, ajoutons que le *Merveilleux scientifique*, objet de ce compte rendu, a eu l'honneur d'être présenté à cette même Académie des sciences, et dans les termes les plus élogieux, par son vice-président, M. Marey, l'éminent physiologiste du Collège de France. *La rédaction.*

ESSAI DE PATHOLOGIE RATIONNELLE

Par le Dr Henri Boucher, médecin major au 5e dragon, licencié en droit.

CONCLUSION

Je crois donc avoir légitimé mon hypothèse, à savoir que : les oreillons, la rougeole, la scarlatine, l'érysipèle, le rhumatisme aigu, n'étaient pas, comme on l'admet aujourd'hui, des entités morbides, mais bien des manifestations d'un état général constitutionnel dont le principe, infectieux de sa nature, évoluerait suivant les cas, tantôt sur les glandes, déterminant les oreillons, tantôt sur les muqueuses, sur les séreuses ou sur les téguments et donneraient la rougeole, la scarlatine, l'érysipèle, et enfin le rhumatisme aigu.

Cette manière de voir, conforme d'abord à ce que l'on observe dans un autre état constitutionnel, la syphilis, dont le principe, lui aussi, évolue tantôt sur les muqueuses, tantôt sur les autres organes, déterminant aussi des manifestations différentes, suivant les diverses parties de l'organisme qu'il attaque, a suivant moi, l'avantage d'abord d'expliquer simplement et à l'aide d'une seule hypothèse, une série de faits que la doctrine microbienne est impuissante à faire comprendre. Et en outre d'expliquer ces faits par la seule méthode scientifique et rationnelle qui consiste à partir d'un phénomène connu comme base, pour arriver a la démonstration du phénomène inconnu.

Elle a l'avantage de n'être pas exclusive et de conserver à la théorie mi-

crobienne certaines de ces conséquences, tout en éliminant celles qui sont excessives autant qu'illégitimes.

Au point de vue pratique, elle élargit le champ si étroit que les doctrines actuelles donnent à l'hérédité, et faisant comprendre comment d'une origine rhumatismale pure, peuvent découler les différentes affections que nous avons énumérées jusqu'ici, elle permet à la thérapeutique de diriger ses forces vers le point initial unique, au lieu de les disséminer sans aucune méthode et sans d'autres données que celles fournies par les symptômes sur les différents états morbides, qualifiés aujourd'hui d'entités.

Elle explique enfin, pour revenir au point de départ de mes observations, pourquoi le salycilate de soude, souverain dans les manifestations de rhumatisme aigu, donne également d'excellents résultats, lorsqu'on l'emploie dans la rougeole ou dans la scarlatine.

Et maintenant que nous avons fait ressortir l'origine première de certaines épidémies, il me semble facile, par déduction, d'arriver à l'explication des autres, et d'aboutir à une loi simple comme toutes celles qui régissent les phénomènes, simple comme celle de l'attraction et de la pesanteur, régissant à elles seules, les mouvements des mondes et expliquant leur équilibre : c'est la loi d'un principe morbide unique, au début évoluant de différentes manières, suivant les climats, suivant les pays, suivant les saisons, suivant les habitudes, les mœurs, les genres de vie des peuples, et déterminant, par conséquent, dans ces différentes conditions, des manifestations différentes, fièvre jaune à l'occident, typhus dans le centre, choléra dans l'orient, pour ne parler que des termes extrêmes. Principe morbide dont le contrepoids serait précisément la force vitale de chaque être et dont l'évolution serait subordonnée à la diminution de celle-ci, froid, fatigue, surmenage, abus sous toutes les formes, voilà pour les cas isolés, pour les cas sporadiques, la cause en réside pour la plupart du temps chez l'homme.

Mais pour les épidémies de grande envergure, pour celles qui frappent en masse, la cause première est évidemment extérieure. Par suite d'un changement dans les conditions météoriques d'une région, par suite d'une dépression magnétique, les échanges qui se font sans cesse entre l'homme et l'extérieur, ne se font plus normalement, l'être animé agissant, perdant plus par son rayonnement, de son fluide qu'il ne peut dans ce cas en recevoir, se trouvent dans les conditions requises pour permettre à ce germe morbide, son évolution chez tous ceux qui en sont porteurs. Tel est pour moi le mécanisme des grandes épidémies. Leur caractère de plus ou moins grande malignité est proportionnel, évidemment, à la plus ou moins grande différence qui existent entre la déperdition et la recette fluidique. La diversité dans leurs manifestations est expliquée par les différentes

conditions que j'ai expliquées plus haut. Il y a évidemment d'autres causes mais elles sont d'ordre secondaire, toutes les épidémies ne comportent pas un caractère de généralité, il y a des épidémies de maison, de rue, de localité, c'est alors que le microbe peut être invoqué ; c'est dans ce cas qu'il joue son rôle et qu'il peut, lui aussi, devenir nuisible, vivant autour de l'homme, dans l'air que celui-ci respire, arrivant forcément dans l'intérieur de son organisme ; s'il se trouve dans ce dernier cas en contact avec les lésions produites par le principe infectieux, en pleine évolution il devient lui-même infectieux, changeant sa forme primitive dans ce milieu nouveau, il prend aussi des qualités nouvelles : de neutre il devient actif par contact, il est contagionné directement et peut, ainsi que les expériences le démontrent, déterminer chez les individus qui évoluent autour de son lieu d'origine infectieux, soit la maladie, soit tout autre de la série.

Il peut aussi, suivant moi, devenir infectieux par rayonnement, cette théorie physique est peut-être une hypothèse, peut-être une vue de l'esprit, cependant certains de ses côtés sont démontrés expérimentalement. *Une force spéciale est émise par l'être animé*, on ne l'admet pas officiellement encore ou du moins, on n'en tient pas compte. Et cependant, comment expliquer les *divers phénomènes de l'hypnose* et pourquoi vouloir malgré tout, passer sous silence les expériences de *Rochas*, de *Richet*, de *Gibier*, de *William Crookes*, en Angleterre, de *Richard Vallace*, les faits vus par *Lombroso*, *Dariex*, *Richet* et l'*Ecole de Milan*. Je ne m'attache pas en ce moment à leur côtés mystérieux, je ne prends que les faits réels, enregistrés par des appareils de précision, et qui démontrent d'une façon complète que l'homme émet à l'extérieur une force fluidique d'un caractère spécial. Eh bien, si à l'état de santé, cet être rayonne un fluide normal, dans l'état pathologique ce fluide doit avoir des propriétés pathologiques que véhiculent les microbes environnants ; le globule sanguin se comportant ainsi vis-à-vis de l'oxygène, pourquoi le microbe, autre cellule, ne se comporterait-il pas de la même façon vis-à-vis de l'élément physique. Evidemment c'est une hypothèse, et j'ajoute même qu'elle ne retranche ni ne donne rien aux conclusions de la doctrine que je soutiens, je l'expose simplement parce qu'elle tient compte d'un facteur qui existe, et qui précisément parce qu'il existe, doit pouvoir se manifester. Et ensuite parce qu'elle complète à mon sens la théorie de la contagion par le microbe.

Je tirerai maintenant non pas de cette dernière hypothèse seule, mais de l'ensemble de mon exposé, la conséquence suivante : c'est que le contact entre l'élément infectieux et le microbe venant à cesser, ce dernier perd rapidement sa virulence. Cette affirmation n'est pas cette fois basée sur une hypothèse, sur un acte d'imagination, elle est établie par l'expérience. Que

fait-on pour atténuer les microbes, pour les rendre inoffensifs, on cultive d'abord celui qui est à son maximum de puissance, dans un bouillon spécial, on reprend une infiniment petite partie de ce bouillon, et on inocule un autre bouillon et ainsi de suite ; la dernière culture de cette série, inoculée alors dans un organisme vivant, non seulement ne détermine plus la maladie primitive, mais rend l'organisme récepteur réfractaire aux inoculations les plus virulentes. Il est de toute évidence que nous devons tirer de ces faits deux conclusions ; la première, c'est que ce résultat obtenu en réalité en mettant une petite portion de virus dans une immense quantité de substance neutre, permet de supposer que les microbes pathogènes émis par un individu en puissance d'affection infectieuse doivent subir les mêmes régressions, au point de vue virulence, et qu'ils doivent rapidement disparaître lorsqu'émis en dehors du foyer d'infection et de sa sphère d'action, ils se retrouvent noyés dans ce milieu immense, air ou atmosphère, qui n'est même pas du tout, de sa nature, l'équivalent d'un bouillon de culture. D'ailleurs si ma déduction n'était pas l'expression d'un fait logique et dans ses origines et dans ces conséquences, je me demanderais comment il serait possible d'expliquer et les cas sporadiques de maladies infectieuses, et ces petites épidémies de rues et de maisons dont nous parlions tout à l'heure. Fatalement tout foyer virulent devrait être la source toujours d'une épidémie qui ne pourrait s'arrêter qu'à défaut de consommateurs des microbes émis au dehors et transportés au loin par les vents, les bateaux, les chemins de fer et surtout la poste.

La deuxième conclusion à tirer du fait que l'inoculation d'un de ces liquides à virus atténué, confère à l'organisme l'immunité, vis-à-vis les virus de même genre, à propriété très active, doit être à mon avis la suivante : si l'on veut toujours suivre la méthode rationnelle et prendre un fait connu comme base pour l'explication d'un fait inconnu, c'est que cette inoculation détermine dans l'organisme une constitution spéciale. Je reprends toujours mon exemple primitif : si nous inoculons à un individu atteint de syphilis à manifestation bénigne, le principe virulent d'une syphilis maligne, nous ne déterminons de ce fait aucunes manifestations nouvelles. Les conditions sont donc en tout semblables à celles où nous nous trouvons placés dans l'inoculation par contagion ; supposons ce cas, pour le moment, de ces fièvres infectieuses, qui, une fois contractées, mettent l'individu atteint, à l'abri des récidives immédiates et l'explication de ces phénomènes ne peut être qu'identique à celles données à l'égard du même phénomène produit par la syphilis : c'est l'état constitutionnel morbide, qui une fois créé ne peut plus être influencé par la cause première qui l'a engendré et qui, dès lors, se suffit à lui-même comme le syphilitique pour produire sous l'influence

de causes diverses des manifestations variées, suivant les lieux où son principe morbide évolue.

Ces conclusions, je ne les développerai pas davantage, parce que leurs conséquences extrêmes ne peuvent se déduire de ce premier travail.

Les partisans de la doctrine microbienne ont donc dépassé le but, lorsqu'ils ont affirmé l'origine toujours microbienne de toutes les maladies qui désolent l'humanité ; ils ont fait du microbe une cause première alors qu'il n'est en réalité qu'une cause tout à fait secondaire ; ils ont dépassé le but dans les conséquences de tous genres qu'ils ont tirées de leur principes premiers et devenus envahissants ; inquisiteurs et intolérants, ils ont brimé leurs semblables, par l'obligation qu'ils leur font imposer, par les pouvoirs établis, de se soumettre aux plus bizarres, comme aux plus vexantes prescriptions soi-disant sanitaires, issues de leur imagination.

Ils ont jeté de par le monde, sur cette pauvre humanité, en même temps que leurs microbes, l'inquiétude, la tristesse et la crainte, en agitant devant elle, comme châtiment d'une simple infraction à leurs préceptes dogmatiques, le spectre de la maladie et celui de la mort. Où donc irons-nous pour trouver de la joie. Le microbe est partout, dans l'air que nous respirons, dans la boisson fraîche que pendant les chaleurs nous nous réjouissons de prendre, dans les mets les plus succulents ; partout, il est partout. Nous ne pouvons plus ni manger, ni boire, ni respirer, sans crainte d'être frappés nous-mêmes ou de frapper nos semblables. Nos sentiments les plus tendres, reléguons-les au plus profond de notre être ; que l'amitié et que l'amour soient à jamais bannis de nos cœurs, le plus doux des baisers, peut mener au tombeau l'être malheureusement aimé. Lèvres si roses, lèvres si belles, comme ces fleurs qui sous des couleurs brillantes élaborent des venins mortels, vous célez peut-être, dans vos plis rieurs l'infectieux pneumocoque ; plus de commerce entre nous, à moins que, comme garantie sanitaire, vous n'exhaliez l'odeur de l'acide phénique. Qu'on veuille bien me pardonner ce genre de prose peu scientifique, je le racheterai, je pense, aux yeux de beaucoup, en disant que, mises à part ses exagérations, la doctrine microbienne a marqué un pas en avant vers la vérité et vers le progrès. Elle a donné à la science chirurgicale une formule vraie, qui restera à tout jamais acquise : propreté et antisepsie, occlusion des plaies, dans les limites que j'ai indiquées plus haut.

En médecine, elle a indiqué une des causes possibles de la propagation des maladies, et, partant, la nécessité de l'isolement de certains malades.

Tel il est, le rôle qu'elle a joué a donc été utile et nous saluerons sur leur piédestal de gloire, les éminents savants, les Pasteur, les Willemin, etc., qui par leur puissante faculté d'intuition et par leur génie ont su enrichir et

augmenter de leurs découvertes bienfaisantes le patrimoine commun de l'humanité.

Dr Henri Boucher, médecin major, 2me classe, au 5e dragon.

LA TERRE

Par Emmanuel Vauchez 2 volumes gr. in-8, avec figures, 15 fr.

CHAPITRE XI

Voir la *Revue* du 10 décembre 1894.

LA RELIGION MUSULMANE

En quelques pages pleines de vie, Vauchez retrace dans ce chapitre l'histoire du fondateur du mahométisme et résume ses doctrines, histoire et doctrines mal connues des masses et même de nombre de gens lettrés dont bien peu ont lu le Koran et ne connaissent du musulman que le fanatique toujours prêt à couper des têtes ou l'énervé endormi dans son harem. Qui se souvient que ces musulmans abâtardis ont failli conquérir l'Europe et que, surtout le mahométisme et le catholicisme, ces ennemis séculaires sont pourtant frères ?

« Deux grandes religions, comme deux puissants fleuves, dit avec raison Vauchez, sont sorties de la Bible : le catholicisme et le mahométisme. » Leurs doctrines et leurs fondateurs paraissent pourtant de tous points dissemblables. Jésus n'est-il pas un rêveur bien plus qu'un homme d'action ? Il parle en apôtre et s'il a une velléité de chasser à coups de fouet les marchands du Temple ou d'entrer en triomphateur à Jérusalem, c'est pour redevenir bien vite l'humble Jésus qui n'entend pas qu'on tire l'épée pour le défendre. C'est avec résignation qu'il se laisse conduire au supplice,sans maudire personne, ne se plaignant guère que de l'abandon dans lequel le laisse le père céleste, dans lequel il avait mis toutes ses espérances. Comme Jeanne d'Arc, il pleure, il a un instant de faiblesse, mais voilà tout.

On ne se douterait guère, en présence de tant d'humidité et de douceur, qu'il est le fondateur du catholicisme farouche qui a tant fait tirer l'épée, tant exterminé de malheureux et qui, loin d'être l'écho de la pensée du doux maître, n'en est presque toujours que la contradiction : « Qui reconnaîtrait un imitateur du pauvre, doux et humble Jésus,dans l'Anglais arrogant, dans le Prussien hypocrite et grossier, dans l'Américain cupide et brutal dans le Français artiste et vain ? »

Avec Mahomet, nous avons affaire à un de ces Juifs, « à un de ces prophètes guerriers comme Moïse, Josué, Jephté, Samson, etc., juges suscités par l'Eternel, qui légifèrent, combattent, conversent avec les anges, entrent

en relation avec Dieu et transmettent au peuple les ordres venus du Ciel; aussi Mahomet a-t-il pétri une race et façonné un peuple à son image. De même que Jévohah a fait le Juif, Allah a fait l'Arabe et reste le dieu de l'Arabe. »

« Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète. » Telle est la formule puissante, absolue et énervante à la fois, à laquelle l'Arabe doit d'être resté ce peuple grave et mélancolique qui a eu ses jours de génie et de grandeur, aveuglément confiant dans sa destinée, attendant toujours un messie qui lui donnera la victoire, peuple marqué comme le peuple juif du sceau de la fatalité.

Ce qui, en effet, a fait Mahomet et avec lui l'Arabe fataliste, c'est le livre de Job.

« Ce poème, dans lequel l'idée de la grandeur de Dieu, de sa toute-puissance, est développée avec un éclat de poésie aussi puissant que la grandeur du désert. »

Nous regrettons de ne pouvoir le reproduire, mais on le lira dans le livre et on verra Job, le juste, riche, entouré d'une famille et de serviteurs qui l'aiment, bénissant l'Eternel qui l'a comblé de ses dons. Mais Satan le guette et demande à Dieu la permission de le tenter, lui assurant qu'on verra bien vite ce que deviendra cette piété dans l'infortune. Dieu y consent. Job, dépouillé de ses biens, résiste, mais le voilà lépreux, sa chair tombe en lambeaux, ses serviteurs, ses amis, sa femme, ses enfants le fuient et, seul et abandonné, il crie à l'Eternel, il se plaint. Celui-ci lui répond que tout n'est que poussière, que lui seul est tout, qu'à lui seul on doit s'abandonner. Job s'humilie, recouvre ses biens au double et ceux qui l'avaient quitté reviennent à lui. C'est là la doctrine du fatalisme dans toute son ampleur. De cette doctrine est issu ce fatalisme musulman qui a tué ce peuple plein de vie qui fit trembler l'Occident.

C'est à la Bible, en effet, que Mahomet emprunta sa doctrine religieuse. Né à la Mecque, aujourd'hui la ville sainte, en 569, Mahomet, Arabe studieux et rêveur, auquel l'idolâtrie répugnait, et tout pénétré de l'idée de faire de grandes choses, fut instruit de la Bible par les Israélites qu'il rencontrait dans ses voyages. Frappé de ces conversations que l'Eternel avait avec ses prophètes, il pensa que, lui aussi, pouvait devenir un conducteur de peuples et avoir son ange Gabriel pour lui apporter les ordres de Dieu.

Il se persuada et finit par persuader aux autres qu'il avait une mission divine à remplir, régénérer la race arabe, détruire les idoles et fonder un culte plus pur et plus intelligent que celui dans lequel ils croupissaient. Ainsi avait fait Moïse, ainsi ferait-il.

Mais, « comme on ne détruit bien que ce qu'on remplace », dit avec une si haute raison Vauchez, raison dont nous devrions sans cesse nous pénétrer, Mahomet révéla à ses contemporains la vérité religieuse qu'il destinait à remplacer leurs anciennes croyances et leur dit la tenir de Dieu. C'est des oracles de l'Eternel, apportés par l'ange Gabriel, qu'il composa les *Surates* ou chapitre du Koran, la Bible arabe.

Comme on le voit, c'est du Moïse tout pur et si l'on admet l'un, quoi empêche d'admettre l'autre? Qui oserait soutenir que Mahomet n'est pas de bonne foi et que l'ange Gabriel ne lui a pas apporté les ordres célestes? Est-ce que vous n'admettez pas les visions de saint Paul, celles de Jeanne d'Arc et de tant d'autres?

Le Dieu de Mahomet est donc, comme nous l'avons dit, sous le nom d'Allah, le Dieu des Juifs, le vieux Jéhovah, le père Dieu du catholicisme, celui qui a tout ordonné et avec lequel il n'y a pas à discuter.

Toute la religion se borne à exécuter les prescriptions et les rites laissés par l'ange Gabriel. Aussi Mahomet n'a-t-il pas institué de clergé officiel, à proprement parler. Les *marabouts* sont des dévots ardents, des inspirés, mais non des prêtres. En ce sens, la religion musulmane est la moins cléricale et la plus démocratique de toutes les religions connues.

Mahomet fit peu de miracles et s'en consolait en disant: « Si la montagne ne veut pas venir à Mahomet, il faut bien que Mahomet aille à la montagne. » Ses miracles, ce sont ses victoires. « Il livrait des batailles et les gagnait », joignant aux inspirations de l'apôtre les qualités du chef de guerre, qualités qui ont un si puissant empire sur l'esprit de l'Arabe.

Continuateur de Moïse, il s'exprima sur le compte de Jésus-Crist « avec une réserve polie et une humilité souriante ». Jésus n'avait pas de sabre au côté.

Il ne faudrait pas croire pourtant que la religion musulmane n'est qu'une religion respirant la guerre et la vengeance, et dont toute idée de charité serait exclue. Rien de plus faux. Dans une de ses *Surates* sur la charité, Mahomet paraît s'être fait l'écho de saint Paul. C'est ce que fait ressortir Vauchez d'une façon péremptoire en citant, d'une part, les versets du chapitre XIII de l'épître de saint Paul aux Corinthiens et, de l'autre, les versets d'une *Surate* du Koran. Nous ne pouvons résister au plaisir d'en citer deux ou trois qui suffiront à prouver que le musulman possède tout autant que nous les sentiments de charité et de piété dont nous nous croyons seuls dépositaires.

« Pieux est celui qui, pour l'amour de Dieu, donne de son avoir à ses proches, aux orphelins, aux pauvres, aux voyageurs et à ceux qui demandent, qui rachète les captifs, qui observe la prière, qui fait l'aumône,

remplit les engagements qu'il contracte, qui est patient dans l'adversité, dans les temps durs et dans les temps de violence.

« Une parole honnête, le pardon des offenses valent mieux qu'une aumône qu'aura suivie la peine causée à celui qui la reçoit. Ceux qui ont été véridiques, patients, soumis, charitables et implorent le pardon de Dieu à chaque lever de l'aurore trouveront chez leur seigneur des jardins arrosés par des cours d'eau où ils demeureront éternellement. »

(Ne riez pas de ce jardin arrosé par des cours d'eau, qui vaut bien notre Paradis terrestre. Quoi de plus séduisant pour l'Arabe, brûlé par la chaleur du désert, sans eau pour apaiser sa soif, qu'un jardin dans lequel l'eau coule en abondance ?)

Et celui-là encore : « Que les hommes ne se moquent pas des hommes : ceux qu'on raille valent peut-être mieux que les railleurs ; ni les femmes des autres femmes : peut-être celles-ci valent-elles mieux que les autres. Ne vous diffamez pas entre vous, ne vous donnez pas de sobriquets. Que ce nom : méchanceté, vient mal après la foi *que vous professez*. » (Ne pourrions-nous par l'inscrire chez nous ?)

Il est vrai qu'à côté de cette morale que nous pourrions presque envier aux musulmans, Mahomet en a une autre, celle du chef de guerre, du Dieu vengeur qui arrête son soleil pour donner le temps de passer au fil de l'épée les ennemis de son peuple.

Le catholicisme, lui aussi, a eu trop ses Philistins pour le lui reprocher et en cela on reconnaîtra facilement que mahométans et catholiques sont bien vraiment frères.

En somme, l'œuvre de Mahomet n'a pas été sans grandeur, et elle n'a pas toujours été inutile à la civilisation. Le génie oriental a brillé d'un vif éclat à son heure. Les Maures d'Espagne nous ont laissé une merveilleuse légende d'art et de poésie, qui ne sera peut-être pas dépassée. Averrhoès ne le cède en rien à nos plus grands philosophes et, comme savants, comme médecins, comme mathématiciens, les Arabes ont été plus d'une fois *nos* maîtres, ou nos égaux tout au moins.

Mais la doctrine fataliste était là, et quand vint l'heure du malheur, l'Arabe devint non seulement un résigné, mais un inerte. « Le principe de l'activité humaine lui fit défaut, et il n'y a plus dans le monde musulman qu'un troupeau de résignés ou d'effarés... qu'un peuple arrêté dans sa course, agenouillé dans des prières stériles et mourant dans la poussière du désert. »

Encore une religion morte.

Capitaine Lucien Gueneau.

L'ÉVOLUTIONNISME SCIENTIFIQUE ET LA SURVIVANCE UNIVERSELLE (1)

Notre siècle, qui a vu le triomphe des doctrines positives, ne doit point s'achever sans que son œuvre scientifique, inaugurée dans le matérialisme néantiste, ne se couronne par les études les plus inattendues vers les confins d'un monde invisible, que ses conclusions premières et trop hâtives semblaient avoir définitivement rayé de nos préoccupations. Et, particularité curieuse, il n'est pas besoin d'une réaction contre le matérialisme philosophique pour que le mouvement vers de telles études s'accomplisse. Au contraire, Nous pouvons considérer que la table rase matérialiste et l'élaboration positiviste qui ont empli une partie importante de ce siècle ont été nécessaires pour déblayer la voie nouvelle où devaient s'engager ces recherches, pour dissiper le mysticisme du moyen âge et mettre à nu l'insuffisance de la métaphysique scolastique, pour nous forcer à reprendre la recherche de l'au-delà, suivant les méthodes les plus modernes et conformément aux lois de l'évolution.

C'est, en effet, en suivant par degrés l'échelle de la marche ascendante que nous arrivons nécessairement, sous peine d'arrêt ou de recul, à un point où se rencontre de nouveau ce monde invisible, en qui nous avions repoussé le domaine capricieux et anormal du miracle ; et ce monde, jusqu'alors perdu dans le mystère, nous l'apercevons enfin sous son angle véritable, dans la logique du processus évolutif, affranchi de tout le chaos superstitionnel qui en faisait une absurdité.

Oui, il existe maintenant tout un faisceau de phénomènes, expérimentés, observés ou compulsés par de véritables hommes de science, et qui, pour peu qu'on les commente avec un raisonnement rigoureux, démontrent la réalité de notre survivance après la mort corporelle. Survivance, disons-nous, et rien de plus. La science positive ne peut guère aller au delà ; mais c'est déjà beaucoup. Toutefois, comme la connaissance positive ne constitue pas tout notre lot intellectuel ; comme notre raison positive, à son extrême limite, se continue par une sorte de raison supérieure, qui est intermédiaire entre la raison primaire et l'idéalité parfaite — et que nous appelons l'intuition — il se trouve que nos connaissances positives se prolongent par une région philosophique, rationnelle d'abord, intuitive ensuite ; et dans les ascensions de cette double région, il arrive que la notion positive de survivance se surélève tout naturellement jusqu'à la notion harmonique d'immortalité.

Le pas le plus difficile à franchir est celui de la survivance. La survivance prouvée, pour la plupart des hommes l'immortalité devient certaine ; et, quant aux autres, nous saurons leur présenter nos arguments. Mais je m'aperçois que j'empiète sur la partie philosophique....

On nous dira peut-être : Que parlez-vous de survivance comme avant-goût de la pleine immortalité ? Croyez-vous que cette préoccupation de survivance et d'immortalité humaine soit bien conforme aux données de l'évolution ? Car enfin, si l'homme se survit, pourquoi n'en serait-il pas de même d'un chien ou de tel autre animal ? Pourquoi l'homme serait-

(1) Cet article est tiré du n° 1 de la *Revue immortaliste*, parue en février 1895 ; nous souhaitons la bienvenue à cette feuille mensuelle dirigée par MM. Camille Chaigneau, et Emile di Rienzi.

Envoyer l'abonnement à M. C. Chaigneau, 20, avenue Trudaine, à Paris ; 5 fr. par an, 0 fr. 50 le numéro.

il un être à part, quand la science ne nous le montre que comme le degré supérieur de l'échelle zoologique? Où serait la séparation entre les êtres, quant à leur destinée, et pourquoi y en aurait-il une? Et, en allant plus loin, ne pourrait-on étendre cette observation à tous les êtres de tous les règnes?

Nous répondrons : Nous n'avons point de parti pris. Nous affirmons la survivance de l'homme, parce qu'elle est pour nous un fait démontré. Si la survivance de l'animal, ou de n'importe quel être organisé, se prouve par le fait, nous l'admettrons également. Nous croyons même qu'il existe une certaine catégorie d'observations qui permet de dire que cette preuve existe. Et ici encore le point de vue de l'évolution manifeste une évidence de plus. Nous n'avons pas à revenir au temps où l'on cherchait à démontrer par la seule métaphysique l'immortalité de l'âme humaine. Ce chapitre maintenant se métamorphose, car il se catégorise, dans le programme de l'évolution, sous ce titre plus vaste : La survivance universelle.

Quelle est donc la donnée scientifique de cette survivance? Par quel mécanisme s'accomplit-elle?

C'est ce que nous essaierons d'élucider dans la suite. J.-C. CHAIGNEAU.

NOTE DE LA RÉDACTION. — Ces quelques lignes ne sont qu'une brève introduction par laquelle nous avons voulu manifester la « Partie positive » de la *Revue immortaliste*, afin de nous présenter devant le public avec notre cadre complet. Mais nous devons dire que cette partie est surtout destinée à relater des faits bien établis et à en tirer les conséquences rationnelles qu'ils comportent.

ANIMISME ET SPIRITISME

Dans notre prochain numéro, nous reproduirons la préface de l'ouvrage de *M. Aksakof* « *Animisme et Spiritisme* », actuellement sous presse et que nous mettrons en vente très prochainement (1).

L'œuvre que nous allons présenter aux lecteurs français est celle d'un spirite fervent qui a eu le courage d'analyser ses propres convictions, la hardiesse d'entreprendre une lutte avec un adversaire des plus redoutables : le docteur *Edouard von Hartmann*, disciple bien connu de Schopenhauer, protagoniste de l'Esprit absolu et créateur de la philosophie de l'Inconscient.

Dans son livre « Le Spiritisme », le Dr Hartmann, acceptant conditionnellement les faits spiritiques, a essayé de les faire rentrer dans le cadre de son système philosophique et de leur donner une explication « naturelle », basée sur les hypothèses de l'hallucination et de l'Inconscient.

C'est contre les arguments de ce philosophe que s'est élevé M. Aksakof et il a pleinement réussi à les réfuter; il a prouvé jusqu'à l'évidence, que les faits médiumniques ne peuvent être expliqués par aucune théorie dite « naturelle ».

(1) On imprime la dernière feuille, de ce gros volume in-8°, avec figures.

Le Spiritisme entre dans une voie nouvelle, celle de l'expérimentation scientifique et de la spéculation philosophique. Que ceux qui en ont fait une profession de foi, une religion, se résignent : il va falloir soumettre leurs convictions les plus intimes, leurs croyances les plus chères, au scalpel impitoyable de la science. Mais ils n'y perdront rien et, d'ailleurs, M. Aksakof en donne l'exemple.

Nous parlerons de ce livre fort remarquable en temps opportun.

ORPHELINAT D'ANDILLON

En mars dernier, la *Revue* a parlé de l'orphelinat de M. Thouard, spirite sincère et grand propriétaire au château d'Andillon, près Blois (Loir-et-Cher).

M. Thouard a aussi le projet de fonder une maison de retraite pour les grandes personnes, et pour cette fin, il offre 200.000 mètres de terrain dans sa propriété, dans un site près de la forêt de Blois, tout à côté d'une gracieuse petite rivière, dans le pays de Touraine réputé pour sa salubrité.

M. Thouard fait appel à la solidarité, à une fédération de bonnes volontés, pour convier les spirites à le seconder efficacement, il veut élever cette maison de retraite; les plans sont prêts et M. Thouard ne peut rien sans le secours de toutes les âmes qui ont la volonté de faire œuvre sérieuse et utile. Lui écrire directement au château d'Andillon.

Très intelligent, M. Thouard a longuement étudié les simples, leur vertu, leur efficacité; aidé par ses guides, il a fondé un laboratoire, une fabrique de liqueurs et de vins tonifiants, soit pour employer tous les produits de ses domaines, soit pour s'aider dans ses vues philanthropiques, par la vente de ses vins et liqueurs.

Déjà il a obtenu des premiers prix aux expositions diverses, cinq grandes médailles d'or et d'argent et le grand diplôme d'honneur à l'exposition de Lyon, en 1894. Ces faits prouvent que M. Thouard a créé des liqueurs de premier choix, suaves et bienfaisantes. A Paris, les amateurs pourront en *goûter au dépot*, chez *M. Gubian*, 111, *boulevard Voltaire*; comme j'en possède quelques bouteilles, 1, rue Chabanais, je serais heureux d'en faire déguster à qui s'intéresse à l'avenir de l'orphelinat et de la maison future de retraite d'Andillon. M. Thouard désire des visiteurs à sa propriété; il les accueillera fraternellement, se mettra à leur disposition, pour tous éclaircissements concernant ses créations et l'avenir d'une fédération en vue de fonder des établissements similaires en tous pays.

MARQUES RECOMMANDEES

L'Andillonnaise. — La reine des Liqueurs de table, très agréable, digestive, hygiénique. 3 fr. 75
La Châtelaine. — Anisette triple supérieure. 3 fr. 75
La Fine Mouche. — Absinthe blanche supérieure, distillation des sommités fleuries d'absinthe. 3 fr. 25
Absinthe Thouard. — Absinthe verte, marque recommandée. 3 fr. 25
Le Dartagnan. — Apéritif au vin de Sauterne. 2 fr. 25
Kirsch de la forêt du Mont. — Distillation des plus soignée de fruits récoltés dans la propriété. 4 fr. 00
Cassis de Bellevue. — Marque recommandée, fabrication spéciale. 3 fr. 25
Le Régénérateur. — Au vin de Sauterne. Le plus grand fortifiant et reconstituant trouvé jusqu'ici. 3 fr. 25
Le Régénérateur. — Au vin de Malaga, du célèbre Dr GUILLOMARD, reconstituant, unique en son genre, recommandé aux estomacs faibles, anémiques, etc. 3 fr. 75

Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre circulaire du mois dernier, *toutes nos liqueurs sont vendues au profit de l'Orphelinat Spirite*. Nous expédions à toute personne qui nous en fait la demande, des caisses à partir de 6 litres (contre un mandat de 25 francs) rendues en gare du destinataire, franco d'emballage, de port, et de tous droits de Régie. (Pour Paris, droits en plus.) Nos caisses sont composées de 6 bouteilles d'Andillonnaise (la reine des liqueurs de table, formule donnée par les Esprits), ou, si l'on préfère, une bouteille de chaque Marque recommandée de la maison, ou autres compositions à volonté.

UNE MAISON DE CONFIANCE. — Mme Vve Deconinck, spirite bien connue et très dévouée à la cause, fonde à Rosendaël-les-Dunkerque (Nord), une maison de santé dans sa villa des Roses, à 580 mètres des bains de mer et de la plage si renommée de Rosendaël. La maison sera admirablement installée, avec un docteur pour surveiller les habitants de la villa et pour parer à toute éventualité. La table sera excellente, Mme Deconinck la surveillera avec un soin tout particulier, car elle est très experte en la matière. Donc, les personnes en villégiature auront le confort, l'air pur, un beau jardin, les promenades à la plage si attrayante.

Le climat de Rosendaël est recommandé aux anémiques et aussi aux scrofuleux ; l'État a déjà un sanatorium à St-Pol, près Rosendaël, pour les enfants pauvres, mais pas assez confortable pour les personnes aisées. et Mme Deconinck va combler cette lacune. Lui écrire à Rosendaël-les-Dunkerque, villa des Roses ; son établissement sera ouvert après Pâques prochain, pour les enfants et les grandes personnes qui aiment la tranquillité et les soins délicats dans une maison bien tenue où, dans un pavillon de famille, Mme Deconinck aura des professeurs de musique et d'anglais.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Imp. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.